

1960-1961

IV LA VIE DE TOUS LES JOURS

Documents

Peu d'écrits subsistent, plusieurs d'entre eux ne sont que schémas, ébauches, aide-mémoire, en vue de publics variés et de circonstances différentes, ils ne sont pas « rédigés ». Ici et là une allusion, un mot, qui restent insaisissables. On est persuadé qu'il vaut mieux reproduire ces textes tels qu'ils jaillissent.

Quelques homélies, baptêmes, mariages, enterrements, se trouvent avoir été heureusement enregistrées, on les trouvera ici pareillement reproduites.

Les Anciens des premières années se rappellent certainement « les 3 cloches » chantées par Edith Piaf : cloche du baptême, cloches du mariage, cloche de la mort. Les trois grands jours... Une chanson qui manifestement remuait le Père de Seze dans ses profondeurs. « Une cloche sonne, sonne... » on ne fera jamais le compte des baptêmes, mariages, enterrements auxquels le Père de Seze voulut être, de tout son cœur, présent : chaque fois un être, une famille, toujours uniques, c'était LA FAMILLE et L'ÉGLISE dans le temps et déjà au-delà du temps.

Rappelons-nous seulement le premier refrain :

Une cloche sonne, sonne,
Sa voix d'échos en échos,
Dit au monde qui s'étonne :
C'est pour Jean-François Nicot !
C'est pour accueillir une âme,
Une fleur qui s'ouvre au jour ;
A peine, à peine une flamme,
Encore faible qui réclame
Protection, tendresse, amour.

Les documents sont, autant qu'il a été possible, par ordre de date, l'avancée dans le temps fut celle d'une ascension.

1951 RETRAITE DONNEE AUX EQUIPES

Faites une retraite correcte — pas pour vous peut-être — mais pour les autres. Si vous bavardez, vous vous faites le complice de ce qu'il y a de plus mauvais en vous et dans les autres — vous fortifiez ce point faible dont ils aimeraient se débarrasser. Pour vous, ça vous regarde — mais pour les autres c'est malhonnête. Votre respect humain est énorme... loi du milieu... Dans quel sens joue le conformisme — ça va jusque dans vos vêtements, l'achat des disques, le goût du sport, ça ne va pas d'ailleurs beaucoup plus loin — mais ça paralyse ce qui serait plus loin.

Cette retraite est-elle simplement dans le règlement ? Débarrassez-vous pour jeter un regard neuf — Difficulté de la réflexion sur votre christianisme en 51.

Le vice des Occidentaux... PSICHARI - HINDOUS.

Votre christianisme en 51 = les AUTRES, = Dieu.

Je suis à votre disposition. Mais gros travail de réflexion (silence de votre part ; recueillement n'est pas absence — silence dans les équipes — voix basse, respect), mais attention : ce n'est pas moi qui fais la retraite, c'est vous. Prenez contact avec vous-même, avec Notre-Seigneur. Sans ce contact : zéro. Quelques sermons de plus chaque jour...

La première parole officielle du Seigneur : « BIENHEUREUX LES PAUVRES » — cette parole est la clé qui nous ouvre les Evangiles.

Inutile de le lire autrement — concert de MOZART et POMPIER de service.

Le Christ parlait des gens aux oreilles bouchées et à l'âme encombrée. S'agissait-il de gens d'autrefois seulement ? — De vous aussi — Encombrés de fausses valeurs ; de valeurs naturelles... Si vous ne comprenez pas le BEATI... vous serez petits à vos propres yeux et à ceux des autres... si ça vous est égal, partez ; si ça vous fait peur, restez, on va voir.

Ne pas être pauvre c'est être encombré.

Il en est qui sont encombrés définitivement ; de pauvres types qui ne se sentent même pas remués au spectacle d'hommes qui ont fait

quelque chose de leur vie, FAUCHER — GOURY — HENRY — PIGEON — ... etc. Tirer l'échelle ou bien alors se secouer très vite, car c'est du ciment dans les oreilles que nous avons : « *Que celui qui a des oreilles entende* ».

Ceux-là ne sont pas pauvres, ils sont pleins, il n'y a plus de place, pleins d'eux-mêmes, pleins comme un homme saoul.

CEUX QUI ENTENDENT — sont-ils pauvres ? — en tout cas ils peuvent le devenir — Très bien de se laisser émouvoir par le spectacle d'une valeur chez un homme ; mais zéro si ça ne débouche pas dans l'action ; faites-le, ça se fera. Qu'est-ce qui fait que ça ne peut pas passer à l'acte ?

Vous avez de l'argent. Votre famille en a plus ou moins. Et vous vous en avez. Votre famille : vous avez de la veine. 100 mètres plus loin, dans la même rue... éducation, amis, livres, traditions... Aurez-vous une valeur d'homme supplémentaire pour cela aux yeux du Seigneur ?

Vous en avez : Qu'en faites-vous ? Cigarettes — cinéma — disques — sports — vêtements — « argent de poche ». Parce que — qui exercera un contrôle sur lui, sur vous, plus tard, quand vous serez mariés — Et ce n'est pas indépendant de votre vie chrétienne. C'est contre le BEATI PAUPERES — Ne m'accusez pas d'être un curé rouge — le superflu ne vous appartient pas — c'est contre la justice : on reçoit pour donner — les domestiques ? les ouvriers ? (Devaux grillage — les PP —). Au fond, une seule Béatitude, la Pauvreté. Vide = libre pour. Introduction Lyonnet. (TRINITÉ, don total des personnes les unes aux autres — Régamey).

Inversons les autres béatitudes :

Ne pas être doux. Dans votre équipe, ceux qui empoisonnent tout le monde, qu'ils ouvrent la bouche ça vous met en colère — êtes-vous capable des les accueillir (Churchill - Eisenh.). Les fils du Royaume : capables de collaborer avec les empoisonneurs. — Chaque effort dans ce sens est pour la pauvreté. Si vous ne le faites pas, vous serez peut-être des hommes remarquables, mais pas aimés : pas capables de RÉUNIR d'autres hommes.

NE PLEURE PAS : ceux qui ne sont pas capables de comprendre ceux qui pleurent à côté d'eux. — Connaissez-vous un peu la famille de vos co-équipiers ? Savez-vous s'il y a des malades, des souffrants ? Vous

arrive-t-il de songer, avec un vrai mouvement du cœur, à la réalité que recouvrent les titres des journaux : concernant l'INDOCHINE, la CORÉE, la répression des révoltes en EGYPTE ou à CASABLANCA. Comment peut-il y avoir amitié entre des équipiers qui ne songent pas à tout cela ? — à l'isolement de tel ou tel camarade au sein de l'équipe. Si la famille de vos co-équipiers ne devient pas — un peu — la vôtre, ce n'est pas une équipe. (St Paul : Qui souffre sans que je ne souffre ?). A quoi correspondent nos équipes s'il n'y a pas tout cela ?

QUI N'ONT NI FAIM NI SOIF DE JUSTICE : au collège, ça se trouve : des injustices du sort s'y produisent fatalement une fois ou l'autre, comme partout : quand en êtes-vous scandalisé ou indigné ? lorsqu'elle vous touche personnellement ? en cela vous n'avez ni faim ni soif de justice. Lorsqu'elle touche les autres ? Si vous êtes alors plus touché que lorsque l'injustice tombe sur vous (il ne s'agit pas des démonstrations verbales ou spectaculaires) alors oui, vous êtes de ceux qui cherchent la justice, sinon, non. Ne pas confondre chercher la justice et se chercher soi. Il est toujours question des AUTRES.

Le copiage. Vous vous demandez ce que le copiage vient faire là-dedans ? C'est qu'il est en plein dans le sujet, et je n'y puis rien. Vous voyez copier : vous êtes indigné parce que cela vous fera perdre des places de diligence, à vous : vous n'avez pas faim et soif de la justice ; mais si vous êtes peiné, — réellement — parce que vos camarades souffriront d'un classement truqué, parce que le copieur lui-même se fait une âme de voleur, et qu'il transportera cette âme dans la vie : examens truqués, compétence diminuée en proportion, les autres alors mal servis, une famille où les enfants ne pourront pas vivre dans une atmosphère de loyauté. Pour être loyal envers soi-même, il faut d'abord être loyal envers LES AUTRES, toujours les AUTRES, que l'on n'est pas encombré de soi, plein de soi. Alors, oui, vous avez faim et soif de la Justice.

Dans l'histoire, tous ceux qui ont laissé une trace vraiment et profondément humaine sont de ceux-là, même lorsque plus ou moins dévoyés : LES GRACQUES... Le fondateur de la Croix-Rouge. (films :), Laënnec, Monsieur Vincent, Karl Marx, l'abbé Cardyn, Lavigerie et les Noirs, le Père de Foucauld dont vous ne savez sans doute pas qu'il a fait lever des PETITS FRÈRES et des PETITES SŒURS qui travaillent même en usine pour partager la vie de ceux qui y vivent et leur porter ce dont ils ont le plus besoin en fin de compte : la faim et la soif de la justice.

Car il ne faut pas s'y méprendre, la justice dont parle ici N.S. ce n'est pas seulement la justice des contrats et des codes, c'est toute justice, c'est-à-dire, tout ce qui est beau et bien aux yeux de Dieu dont le seul commandement est AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES COMME JE VOUS AI AIMÉS.

LES MISÉRICORDIEUX: Ceux qui ne sont pas miséricordieux: qui ont toujours quelque chose à ressasser contre quelqu'un; qui ont toujours quelqu'un à qui en vouloir; qui gardent dans leur cœur quelque chose qu'ils ne veulent pas pardonner (camarades, maîtres, parents, etc.) — (PATER: pardonnez-nous comme nous pardonnons, les paraboles du pardon). Ceux qui s'écartent de toute misère, pour ne pas même en avoir le spectacle; indifférents (prêtre, lévite du BON SAMARITAIN). Comment peut-il y avoir équipe si le cœur n'est pas ouvert aux misères proches (miséri-cordieux);

Dédaigner ainsi les autres, c'est dédaigner Jésus-Christ: « Qui êtes-vous, Seigneur? » — « Je suis Jésus que tu persécutes ». C'est l'équation même du Royaume: le prochain et Jésus ne font qu'un. « Venez à moi, les bénis de mon Père; j'étais pauvre, nu, en prison... ». Heureux ceux qui ont le cœur ouvert à Jésus-Christ, c'est avoir le cœur ouvert à la mouise dans laquelle peuvent se trouver les camarades, assez pour en souffrir et pour essayer de les en tirer. Etre miséricordieux c'est offrir à Dieu par Jésus-Christ sa propre peine pour que la peine et le fardeau des autres soit allégé.

BIENHEUREUX LES CŒURS PURS

pur — ce qui est sans mélange — une eau pure —
netteté, transparence (saint-Cyr, Saumur, Gérentet)

Psichari: « Il était si sincère qu'on avait envie de l'imiter », paragr. 10
page 70.

Netteté dans l'attitude
dans le maintien
dans les lectures
dans les relations
dans les spectacles
dans les confidences (on est si souvent si peu vrai).

Au fond de toute déloyauté
on trouve un cœur qui n'est pas pur,
en qui, parce qu'il en a plus ou moins conscience, se cache, et se montre autre qu'il n'est.

Le manque de pureté sous toutes ses formes
conduit fatalement à la déloyauté sous toutes ses formes.

Or, le sentiment unanime des hommes ne s'y trompe pas: il n'appelle un homme au sens fort qu'un homme loyal. Et tous ceux qui veulent convaincre font appel à ce qu'ils nomment, à tort ou à raison: leur loyauté.

J-C: « Qui de vous me convaincra de mensonge ? ».
Daphné 17 - p. 77.

La pureté est une pauvreté, la pauvreté de tout ce qui est malpropre, double, faux, nuisible aux autres.

BEATI PACIFICI - Béatitude: exclusif.

L'équilibre d'un groupe, d'un pays, d'un monde dans lesquels les choses tournent rond, comme on dit, c'est la paix: équilibre aussi instable que celui du corps humain; quelque chose en nous, une certaine pesanteur, constamment tend à nous faire rompre l'équilibre: parce que c'est plus drôle, parce que c'est plus facile, parce que c'est un moyen de se faire remarquer, de susciter les applaudissements, de se donner le sentiment qu'on est fort puisque l'on bloque tout. N'importe quel imbécile est capable de bloquer une machine...

Comme il est facile de bloquer une équipe:

- on peut réduire un chef d'équipe à l'impuissance... Les sourires entendus lorsqu'il propose quelque chose que tout le monde au fond serait disposé à accepter... rapporter aux autres équipes en les déformant soigneusement, afin d'en être le héros, les petites — très petites — histoires de l'équipe...
- deux camarades qui se disputent: on verse de l'huile sur le feu...
- on refuse systématiquement un certain nombre de choses, refus qui gênent évidemment les autres, ou l'activité commune, ou les sports, ou la prière.
- on dit qu'il n'y a pas moyen de travailler dans l'équipe... mais de façon à rendre le bruit intolérable,
- etc..., etc...

Tous ceux-là sont en dehors du BEATI PACIFICI, ils ne font pas régner la paix, l'accord profond des volontés, des esprits et des cœurs, mais la discorde.

Pacifici = ceux qui font, les artisans, les bâtisseurs de la paix.

Les autres: TUENT, ou font tout pour tuer l'équipe, que ce soit par irréflexion ou pour tout autre motif.

Toujours: les AUTRES.

Dans la vie comme au collège, pour la bonne raison c'est qu'au collège on est déjà dans la vie.

CEUX QUI SOUFFRENT PERSECUTION

Des grands mots? Non.

Alors c'est pour plus tard — c'est pour ceux qui ont de grandes responsabilités...

Non — Jésus-Christ s'adresse à tous, à chacun de vous.

Car la justice, comme nous l'avons déjà dit, ce n'est pas la justice légale, mais ce qui est juste aux yeux de Dieu, en tout ordre de choses.

Saint Paul: « Et omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur ».

Impossible de vouloir vivre pleinement en chrétien sans avoir à souffrir persécution. « Le disciple n'est pas plus grand que le maître; ils m'ont persécuté: ils vous persécuteront vous aussi ».

Les persécutions, ça existe, et tous les jours;

persécuteur:

- qui trouve toujours et d'abord le petit côté de ce que présente le chef d'équipe ou le responsable.
- le chef d'équipe qui fait endosser la responsabilité de ses actes par le chef de groupe en laissant entendre que vraiment...
- qui entoure d'un air protecteur et dédaigneux celui qui a une piété — disons le mot — normale, sincère...
- qui débîne, qui décourage,
- qui rend le travail difficile au voisin;
- qui rend difficile, comme à plaisir, comme par système, l'exercice des diverses autorités... de façon à les faire tomber dans la DEMAGOGIE.
- qui est incapable de recevoir d'aplomb l'engueulade de leur C.E. même lorsqu'une fois ou l'autre elle tombe à côté ou dépasse son objet...
- qui tourne en ridicule un type à longueur de semaine.

Ça existe au collège, les persécutions
et ça existe dans la vie... parce que...

Pas de choix, ou plutôt un seul choix :
ou être persécuté, ou être persécuteur.
Mais bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice car
leur récompense sera grande dans le ciel.

Exégèse du ciel d'après G.K.

Béatitude : c'est exclusif.

L'INDEPENDANCE DU CHRIST

Histoire Barcelone

Il y a chez nous à Barcelone une famille ancienne, l'une des plus vieilles d'Espagne et qui n'a jamais abandonné sa foi. Le dernier de ses descendants est un jeune homme de 23 ans. Comme tous ses ancêtres il a toujours servi le Catholicisme et le Roi. A chaque émeute, chaque fois que la populace voulait brûler une église ou massacrer des prêtres, il est descendu dans la rue avec un fusil et il a tiré. Il l'a fait en octobre 1934. Il l'a fait en juillet 1936. Cette fois, devant l'échec du soulèvement il a dû s'éclipser, et durant six mois, grâce aux amis innombrables qu'il avait dans la ville, il a pu rester caché.

Enfin il a été pris. On l'a traduit devant un tribunal rouge, mais il se trouvait que c'était un tribunal composé d'anarchistes et présidé par l'un d'entre eux, âgé de 21 ans. Les deux hommes jeunes se regardèrent et l'interrogatoire commença. Il fut facile, l'accusé avouait tout...
On lui dit :

- Tu t'appelles bien le marquis de Z... ?
- Oui.
- Tu es bien descendu dans la rue en octobre 1934 et tu as tué six des nôtres ?
- Non, huit.
- Tu es encore descendu dans la rue en juillet 1936 et tu as tué une vingtaine des nôtres ?
- Oui.
- Maintenant nous te tenons et nous allons te tuer.
- C'est naturel dit-il, car c'est ce que j'aurais fait si je vous avais tenus.

— Cependant, pourquoi as-tu fait cela ? tu étais riche, et tu aurais pu, comme les autres bourgeois rester chez toi ?

— J'ai fait ce que vous faisiez ! Vous défendiez votre foi, moi, la mienne.

— Tu crois en Dieu ?

— Vous le savez, je crois en Dieu.

— Nous le savons, et maintenant que nous allons te tuer, je vois que cela t'est égal.

— C'est vrai.

— Car tu crois en ton Dieu.

— Oui.

Quelques instants, le tribunal se retira, puis il revint et le jeune étudiant tourné vers l'accusé lui dit :

— Va-t-en. Tu n'es pas de ceux que nous tuons, car tu es un homme et tu es comme nous. Tu es libre, à une seule condition, c'est que ce soir tu viennes à 10 h. chez moi et que tu me dises pourquoi tu crois en Dieu.

(Revue des 2 mondes, 1^{er} novembre 1937, p. 83)

Cela vous dit-il quelque chose ? Si l'attitude de ce garçon vous plaît, cela prouve que vous êtes accessibles à la musique du Royaume.

Voyons comment réaliser ce type d'homme.

Nous avons tous besoin de fortifier nos cœurs pour abandonner le RESPECT HUMAIN, qu'il serait plus juste d'appeler la trouille des autres. Les AUTRES on les retrouve toujours, mais ici c'est l'inverse... on s'aligne sur eux, non pour les servir, mais par peur, par crainte, on dépend d'eux, d'une dépendance misérable.

Seuls sont des hommes ceux qui ont appris à surmonter la crainte des autres. A ne pas être prisonnier de la RESPECTABILITÉ. Respectabilité = timidité = servitude.

J.C. dans l'Évangile : Luc II 41-52 — quelles que soient les circonstances Jésus s'aligne sur la volonté de Dieu ; malgré les usages, les règles... Il préfère à tout Dieu son Père.

Sur quoi vous alignez-vous, vous, d'habitude ? sur le coup d'œil du copain ? sur l'idée que vous pensez qu'il se fait de vous ou se fera de vous ? sur le relâchement admis par la majorité et qui se fait coutume et loi ? ou sur ce que votre conscience vous dit être volonté de Dieu ?

Type ICAM...

Serez-vous capable de liberté vis-à-vis de tout ce qui vous empêchera de donner à votre Père son dû ? ce qui lui revient sera différent pour chacun. Vous devez vous interroger avec sérieux sur ce que vous allez donner de vous à votre Père ?

Dans votre sincérité vous seriez capable je pense de faire une liste impressionnante de ce que le Père attend de vous... mais vous oublieriez sans doute l'essentiel — l'essentiel = ce que l'on risque toujours de ne pas apercevoir assez — CE QUI REND CAPABLE DE CONNAITRE CE QUE DIEU VEUT DE MOI ET CE QUI ME REND CAPABLE DE LE FAIRE.

A voir les choses que l'on doit faire : pardon, sympathie, travail, etc... on risque toujours de tomber vite dans ce qu'on appelle le MORALISME : c'est-à-dire la vue froide de ce qui est à faire, du devoir pour le devoir ; mais l'élan intérieur qui permettrait justement de faire ces choses dont je sais qu'elles sont bonnes, manque, et c'est justement le ressourcement de cet élan intérieur qui est d'ABORD et TOUJOURS à ménager, à préserver. Autrement dit, c'est la source qui est intéressante : le fleuve n'est qu'une conséquence. SOURCE d'abord.

La source dont nous parlons, Jésus-Christ y est revenu et revenu ; il n'y a pas de point dans l'évangile dont il ait parlé avec plus d'insistance. Cette source = c'est la PRIÈRE.

Jésus-Christ lui-même est Prière : ses nuits, ses disciples le sentent et voient en lui d'abord un maître qui apprend à prier. « Doce nos orare ». Il leur donne la ligne : « le NOTRE PÈRE » mais en ajoutant : « Il faut toujours prier ». Ce qui montre qu'il y a une attitude générale de prière ; mais cette attitude ne peut se prendre et se conserver que si nous avons des TEMPS FORTS de prière, que si nous savons nous fixer à nous-même une RATION de prière.

Formes différentes selon chacun : 1/4 d'heure de méditation ; bout de chapelet ; lecture spirituelle en équipe ; la messe. QUELQUE CHOSE DE QUOTIDIEN.

Mise au point avec quelqu'un : nécessaire. Rôle exact du P. Spirituel : aider à trouver le minimum adapté, et s'y tenir : rendre compte régulièrement.

CONTACT — « Sine me nihil potestis facere ».

Passage LYAUTEY...

Si vous ne vous préoccupez pas de savoir ce que vous allez donner à Dieu, votre vie n'est pas personnelle, pas une vie d'homme ; vous ne pouvez pas être INDÉPENDANTS.

La prière : source d'indépendance.

INDÉPENDANCE A L'ÉGARD DU SUCCÈS : Marc I 29-39.

Je ne suis pas là pour ça — Allons-nous en.

Qu'est-ce que ça signifie. Indépendance par rapport à nos réussites.

Qui a-t-on dans le nez ? Ceux qui la ramènent. Les vaniteux, puants, les petits merdeux... qui ramènent tout à leur terrain, sûrs qu'ils sont d'y briller. Le fort en français, méprise les math. Pas indépendant parce qu'il ne réussit pas en math. Dans les sports, même chose. C'est ce désir de briller, de paraître, qui empêche d'être miséricordieux et pacifique, on manie l'ironie. Peu importe que d'autres soient blessés.

INDÉPENDANCE PAR RAPPORT AU QU'EN DIRA-T-ON :
Marc II 13-17.

Tyrannie de la galerie : ce n'est pas être un homme que de la subir. Votre opinion des PP, des Professeurs, en bien ou en mal, est-elle personnelle ?

C'est la VÉRITÉ qui vous rendra libre
la vérité du billet de congé ;
la vérité de la copie présentée comme travail personnel ;
libre vis-à-vis de votre milieu, dans vos opinions,
dans vos conversations — Duplicité — Diplomatie — Loyauté —
ce que je parais et ce que je suis.
A force je paraîtrais plus que je ne serais. Mais la façade elle-même, un jour, s'effondre...

Nous avons parlé de la PRIÈRE
de ses temps forts et de ses temps faibles
mais cette prière — si elle est une prière vraie — est d'abord celle d'un homme qui se reconnaît tel qu'il est c'est-à-dire : pécheur.

Ce n'est pas par hasard que le PATER : « pardonnez-nous nos offenses... »

la conscience du chrétien est que ses fautes sont des fautes contre Dieu et non de simples délits sociaux ;
c'est ce qui fait sortir sa vie spirituelle des ornières d'un étroit MORALISME :

c'est le Seigneur dont je me suis séparé
c'est le Seigneur lui-même que j'ai oublié...
chaque fois que j'ai été en rapport avec un « prochain » c'est le Seigneur que j'ai blessé, ou dont je me suis détourné...

Alors, quand je reviens vers lui, avec toute ma conscience et tout mon cœur, il est bien impossible que je veuille jouer la comédie, et faire tout de suite comme si rien ne s'était passé :

« Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi »...

Vérité, douceur très pure de toute demande de pardon quand elle est sincère.

Le « monde » présent et de toujours ignore, veut ignorer le péché dans la mesure même où il veut ignorer Dieu : tout acte mauvais, tout ce qui nuit au prochain et à moi-même est contre la volonté du Créateur, est une offense à Dieu = péché.

Saint Jean-Baptiste : « Confessez vos péchés... convertissez-vous »

PRÉCURSEUR

Péguy — Je vous salue Marie — priez pour nous, pécheurs (pauvres).

Alors il vaut la peine de regarder la question un peu plus en face :
Luc XV 1-4 11-32.

Tâchons donc de retrouver le regard du Christ,

qui a la délicatesse de s'adresser aux Pharisiens :

l'essentiel c'est d'être pauvres... avons-nous dit hier, désencombrés : se sentir pécheur c'est se sentir enfin encombré de ce dont on est réellement encombré : qui ne se sait pas pécheur n'est pas chrétien. Pour avoir place au Royaume de Dieu il faut d'abord se sentir pécheur...
Curé d'Ars, Saint François-Xavier et tous...

Qu'est-ce que se sentir, se savoir pécheur ?

saisir qu'en nous faisant passer avant les autres, nous avons fait passer notre égoïsme avant Dieu ; que toujours la pente en nous demeure qui nous porte plus ou moins à préférer cet égoïsme à la volonté et au désir de Dieu.

Le péché n'est pas forcément spectaculaire. Ne consiste pas à partir loin de Dieu comme si l'on avait à faire un long chemin pour le quitter ou revenir à lui.

Le péché est en nous — comme un cancer, dit Mauriac —
Dieu est en nous comme une source :
s'en séparer : c'est comme fermer la bouche à la source
(sans même faire un pas)
la retrouver, c'est ouvrir la bouche
les deux démarches sont extraordinairement faciles
mais pas de la même façon
= il est facile de se détruire
= il n'est pas facile de se recréer neuf soi-même
et c'est pourquoi Jésus est venu à nous comme le Sauveur.
Le péché commis
est irréparable à l'homme.

Mais se connaître pécheur
c'est normalement connaître Dieu sous l'aspect sous lequel il a voulu se
faire connaître :
Père = miséricordieux = Sauveur
Le Bon Pasteur Luc XV 11
Les trois paraboles de la miséricorde
« Je ne suis pas venu pour les justes (qui se croient justes) mais pour les
pécheurs... »

Le type qui se croit capable d'être « libre » : vous ne faites que
m'encombrer ; vous m'empêchez d'être un homme ; je réclame mes
droits. Qu'est-ce que ça veut dire au juste pour nous ?

Y a des types qui sont partis...

Pourquoi ? évasion.

Que fait le Père ? — il lui donne sa part —

Que penserions-nous d'un Dieu que nous serions appelés à aimer par
nécessité, par coaction ?

— Péguy : « goût » de la liberté.

Ce Dieu serait une idole. Ce Dieu n'existe pas.

Nous fermerons la bouche quand nous voudrons devant la Source
qui continue à jaillir ; nous tournerons le dos au Père, quand nous vou-
drons ; le Père qui continue à attendre : il ne change pas Lui.

Ne pas croire pour autant que le problème est réglé quand nous
tourmons le dos ; nous ne nous occupons pas de Dieu, ce qui ne veut pas
dire qu'il ne compte pas. Ex. de la TSF...

Le pécheur c'est celui qui nie la musique, qui décrète qu'elle
n'existe pas autour de lui, parce qu'il ne l'entend pas ou qu'il ne
l'entend plus.

Le fils s'en va et mène joyeuse vie.
C'est beaucoup plus simple.
Mais ne croyez ni les livres ni les hommes qui vous disent que c'est la belle vie.
Il y a toujours au bout le dégoût des choses et de soi-même.
On a pollué la création: elle n'est plus belle.
P. de Foucauld, etc...

On passe pour un imbécile en laissant de côté ce qui a fait les plaisirs et la vie du prodigue, = le péché...
mais on tient le bon bout car on est avec Jésus-Christ, on permet à Jésus-Christ de vivre dans le monde, et de continuer à poser l'éternel paradoxe des Béatitudes.

ET IL COMMENÇA A AVOIR FAIM

Bien content de disputer leur nourriture aux porcs.
ouvrier agricole de très basse condition réduit par sa liberté égarée et rendue captive à subsister de cela...
mais il a le courage élémentaire de se dire
Je serai mieux dans la maison de mon père,
même comme domestique: enfin vidé de lui-même,
a renoncé à l'orgueil: pauvre en esprit; déjà il est sauvé.
Et il médite un beau discours...
«Et surgens venit ad Patrem suum».

De loin son Père le voit.

De loin, cela veut dire que le Père est toujours près
il attend celui qui est toujours tellement son fils
il est attente
au cœur de la paternité il y a pardon parce qu'il y a don total.

Il commence son discours
le Père l'arrête... parce qu'il le connaît,
il suffit de revenir, mais il faut revenir
si vous vous croyez MIEUX dans votre péché, vous y resterez
tant que ça durera:

SAVOIR SE CONFESSER

apprendre à n'être pas des légalistes, des avocats,
on vient demander pardon à Jésus-Christ

on a conscience d'une offense dont on est responsable
et dont on n'est pas très glorieux

inversion des valeurs

vol — s'en confesser sans restituer, c'est de la farce

s'en confesser sans s'en accuser, c'est mensonge

car la confession c'est la démarche par laquelle on vient réellement,
sincèrement, demander à Dieu, réellement, pardon.

On a volé un camarade, XYZ... c'est Jésus-Christ qu'on a
dépouillé plus ou moins, lui-même.

Et ainsi pour tout le reste.

On est dans l'ordre de l'amour et donc de la pureté
on ne se met pas d'accord avec un code
on se ré-unit à Jésus-Christ, au Père.

Un commandement: aimer = c'est cela à quoi je pense en me
confessant. Tout péché est un péché non contre un code, mais contre
l'Amour des Personnes divines.

La contrition n'est pas dépit mais douleur. Pas regret stérile,
mêlée de reconnaissance vis-à-vis de Dieu — orientée vers l'avenir —
exploration de la bonté de Dieu.

Offrande

1963

C'est un symbole que de voir commencer cette année scolaire par
la Première Messe du Père Camus, ancien professeur de philosophie de
ce collègue — 59-60.

Le Père célèbre cette Messe pour vous, pour ce collègue — pour le
bien qui s'y est fait, résultat du bac... épanouissement... ouverture...
— pour les peines, les souffrances que cette année a connues, pour les
échecs.

Le symbole ? Le prêtre offre les peines profondes.

C'est sa fonction, fonctionnaire de l'offrande, de la prière, de la
relation de l'homme avec Dieu.

Offrande de votre appréhension ce matin, de votre appréhension
de petit ou de grand, après un échec, avant le bac.

Pour correspondre à vos désirs cette année doit être de progrès, de
goût, d'expression.

Grandeur et misère des équipes

La grandeur et la misère des Equipes est là: VRAI.

Sortir les gens d'un certain anonymat, les personnaliser, grâce à l'altérité, la variété des occupations vise à leur donner une certaine conscience de la place qu'ils occupent dans le milieu où ils sont.

La formation civique est là: « avoir une place » dans la cité, pour le bien commun.

Dans la société, même chose; à la bouche, bien commun, etc... et en fait Garantie Foncière, etc...

Faire le point

— Où en sommes-nous? Le toit — l'eau courante — la peinture — l'électricité — l'ascenseur.

Nous envisageons un emprunt pour — cours, chauffage, chapelle.

— Du point de vue scolaire: — le contrat — Nécessité de maintenir: Poids et mesures. Belles-Lettres. Prélections.

— La surveillance.

Ceci nous amène à parler — de nos conversations à table — de notre doctrine sur le travail.

Nécessité de témoigner de notre vie religieuse. Beaucoup de délicatesse dans l'obéissance, la pureté.

Tout n'est pas dans la stricte observance extérieure.

Il faut que notre délicatesse de rapports soit plus grande.

Il faut aimer son prochain. Rendons-nous aimables, la pratique religieuse de l'autre en sera facilitée. Tout ce qui est politesse, délicatesse doit viser ce but: faciliter l'existence.

La vie commune ne doit pas être l'objet de plaisanteries. Nous sommes faibles. Cette vie commune constitue une part essentielle de notre vie religieuse.

Veillons à ne rien avoir qui nous permette de nous tirer d'affaire.

Expression et pensée

2 février 1965

Démarche: expression de ce qu'on pense, signe sensible de notre pensée.

On ne peut savoir qu'un peintre est peintre que s'il peint, un musicien s'il compose, un travailleur s'il travaille.

La différence éternelle entre notre intention (qui ne se mesure pas) et notre action qui se voit.

« Je vous aime de tout mon cœur et par-dessus toute chose parce que vous êtes infiniment bon et infiniment aimable et j'aime aussi mon prochain comme moi-même par amour de vous ». Comment le prouvez-vous ?

La prière de l'enfance répétée par tant de formules qui aboutissent à l'acte privilégié d'aujourd'hui. Toute perfection est productrice de perfections un jour ou l'autre.

On pense que la vie religieuse ne se voit pas, ne s'exprime que dans son cœur. C'est faux, elle doit s'exprimer en vérité. se marier à l'église, c'est exprimer sa volonté d'amour exclusif, fidèle, éternel. Les religieux et religieuses cloîtrés prient dans leur cœur, bien sûr, mais leur entrée dans ce Monastère était une rude démarche. Volonté de se lier, volonté de se libérer, deux démarches identiques.

Actualité

8 décembre 1965

- Fin du Concile.
 - Fête de l'Immaculée-Conception.
 - Modestie de la vie de la Sainte Vierge, dont personne ne voyait la véritable valeur. Modestie de ce qu'elle faisait. Ignorance de tout ce qui allait se produire quand elle disait « oui ».
 - Est-ce parce que c'était la Sainte Vierge que tout cela se produit ? N'est-ce pas plutôt parce qu'elle menait cette étrange vie Immaculée ?
 - Paradoxalement c'est vers Marie Immaculée que se dirigent les foules immenses où abondent ceux qui souffrent.
 - Conséquences assez incalculables de ce Concile.
 - Si une vie est modeste elle ne doit pas être modestement vécue.
 - Le Pape ne fait pas une politique balancée (Jean XXIII et Pie XI) mais il maintient la tradition, l'unité de la foi.
- Nous devons maintenir l'humilité de notre vie, la modestie de son cadre mais aussi l'excellence de son travail, la perfection de ses résultats.

Adieu

31 janvier 1966

Qui de nous, mes frères, en cette minute, ne ferait pas sienne, la parole de Marthe : « Seigneur, si tu avais été là, mon frère ne serait pas mort ». Et qui de nous ne devrait pas continuer la lecture de ce passage de la Sainte Ecriture « Celui qui croit en Moi, même s'il est mort, vivra ». Il n'y a pas d'autre réponse à la peine immense qui étreint nos cœurs. « Celui qui croit en Moi, même s'il est mort, vivra ». Et c'est, je pense, le seul, l'unique message, que vous laisse votre ami à vous tous, immense assemblée dans cette cathédrale, Marie-Bernard, « Celui qui croit en Moi, même s'il est mort vivra ».

Peut-être nous faut-il, le sacrifice d'un homme de cet âge qui connut des réussites aussi exceptionnelles, pour savoir le prix que Dieu a voulu pour racheter le péché ; c'est d'abord son fils qu'Il a donné, et en ce moment même, nous avons cette image devant les yeux, dans notre cœur, du crucifié, de la Vierge, debout au pied de la Croix et offrant au Père, le Fils, que lui, le Père, lui avait donné.

Il n'y a que ce geste, dans nos vies, il n'y a que ce geste dans nos cœurs et peut-être faudrait-il encore une fois ce sacrifice pour nous rappeler que les succès, les réussites, ne comptent pour rien aux yeux de Dieu, quand ils ne sont pas le succès et la réussite de la foi, qui depuis toujours passe par le Calvaire. Je suis en droit de vous dire que c'est la dernière pensée de Marie-Bernard Philipon. Cette hantise de l'union, cette hantise de l'unité, cette angoisse qu'il m'a confiée, devant sa réussite. Cette foi, cette croyance qu'une réussite humaine est bien peu de chose, et qu'elle s'achète toujours, au prix, il faut en revenir là, mes frères, au prix de la Vie.

« Il n'y a pas de plus grand amour, que de donner sa vie pour ceux que l'on aime ». Et nous savons, qu'au moment où Marie-Bernard Philipon, après ces heures, ces dernières heures de souffrance, se présentait à Dieu, c'est en toute lucidité qu'il présentait sa vie : non pas ses succès, non pas ses réussites, mais sa foi, ce cœur qui avait reçu si souvent, la nourriture de Jésus-Christ ; cet esprit qui, si souvent, avait été chercher dans l'Evangile la dernière raison de ses actions. Ce corps qu'il avait si souvent nourri du corps et du sang de Jésus-Christ.

C'est sur cette foi qu'il s'appuyait, c'est cette foi qui lui permettait de surmonter une séparation, dont vous savez tous, ce qu'elle lui coûtait. Le terrible prix que représentait cette séparation était peu de chose à côté de ce sang de Jésus-Christ qui avait coulé sur lui, lors de chaque confession pour le pardonner et lui rendre la pureté de son baptême. Ce corps de Jésus-Christ qui était venu le nourrir, cette foi qu'il avait, depuis le jour où il l'avait affichée publiquement, au jour même de son mariage il y a 8 ans, sachant qu'il

demandait à Dieu, de bénir son union, dont lui, Jésus-Christ, était le fondement et la raison dernière.

Tout cela habitait le cœur de Marie-Bernard et tout le reste n'était qu'accidentel ; votre foule manifeste qu'il n'y a pas de convention à votre présence, mais qu'il y a le bouleversement de ceux qui savent le prix de la séparation et de la solitude, et qui veulent être là pour atténuer cette séparation et cette solitude. Cette croix immense, sur le cercueil de Marie-Bernard, don de ses équipes, si chères à son cœur, et qui étaient ses dernières préoccupations, il m'en parlait il y a quelques jours, ses équipes de Chouy et de Russy. Tout cela était vivant dans son cœur, tous ses collaborateurs, il m'en parlait, tous ceux avec qui il vivait, étaient sa vie, ses frères.

Comment n'auriez-vous pas confiance, pour vos propres vies, quand vous savez, quand nous savons tous, qu'il y a auprès de Dieu, un avocat de valeur, un témoin de ce qu'est la Foi, l'avocat de valeur parce qu'il a réussi. Sa vie a été une réussite et il a compté cette réussite pour rien, à côté de sa foi. Mais cette réussite nous permet de savoir que nous avons auprès du Seigneur, un avocat que beaucoup d'entre vous invoqueront souvent, demandant, après les prières que nous faisons pour lui, qu'il soit digne de paraître le plus vite possible à la droite du Seigneur, le suppliant dès lors qu'il aura acquis cette puissance sur le cœur de Dieu, d'être notre interprète, d'intercéder en notre faveur.

Et comment ne pas être ému, en ce moment même, par le Symbole de ceux qui voulaient donner leur sang pour sauver Marie-Bernard. Quelle illusion ! Marie-Bernard Philipon a donné sa vie, pour nous sauver mes frères, pour sauver ceux qui étaient son existence même, ceux qui habitaient définitivement son cœur, et tous ceux que sa qualité exceptionnelle avaient su choisir et que vous représentez tous en ce moment.

Notre prière dans cette cathédrale est totale, elle est tout entière pour lui : notre silence, notre affection, tout cela se réunit en ce moment même, en suppliant Dieu, qu'Il accepte le sacrifice de son Fils Jésus-Christ pendant cette messe pour le repos de l'âme de Marie-Bernard Philipon. Et notre confiance est aussi totale que notre prière, puisque nous savons que du fond de notre cœur déchiré, nous nous adressons à Dieu notre Seigneur, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. AMEN.

Première communion

9 mars 1966

Notre assemblée ce soir, mes frères, à la messe, nous fournit à nous tous une leçon, si grande et si simple qu'il nous appartient d'y revenir, et de réfléchir en la présence même de Dieu, en sa présence réelle, à ce que signifie votre présence, à ce que signifie le rappel de Marie-Bernard.

Il y a toujours un moment dans notre existence où la question angoissante de savoir la différence qu'il y a entre le mal et le Bien, entre le Royaume de Dieu et le Monde, il y a toujours ce moment où cette question se pose et où nous sommes singulièrement démunis pour y répondre. Mais peut-être que lors de cette messe le Seigneur nous indiquera, avec vérité, où nous en sommes.

Il nous faut vivre dans ce monde avec l'esprit du Royaume ; il nous faut vivre, ici-bas, avec l'esprit de Là-Haut ; et, croyez-le bien, dans l'antinomie perpétuelle que vous trouvez dans l'Évangile : « Les premiers seront les derniers » — « Celui qui perd son âme la sauve, celui qui veut la sauver la perdra ». Croyons, tous ensemble que cette perpétuelle opposition, qui se fait jour dans l'Évangile entre le Monde et le Royaume, se fait jour dans nos cœurs.

Le drame de notre vie, c'est que nous ne prêtons pas attention à ce que Notre-Seigneur vient nous dire. Et la lumière éclatante, je crois pouvoir vous le dire, de l'existence de Marie-Bernard, c'est justement de voir, comment une âme peut passer de ce monde dans le Royaume, insensiblement, en menant, du mieux qu'elle peut, avec le plus de profondeur possible, avec le plus possible de questions, son passage de ce monde au Royaume.

Le monde acquiert, le monde achète, le monde gagne et c'est son but. Mais comment n'avons-nous pas été saisis, qui n'a pas été saisi, au moment où Marie-Bernard paraissait devant Notre-Seigneur Jésus-Christ, par tout ce qu'il y a de fuyant dans la richesse du monde, tout ce qu'il y a de fuyant dans la réussite du monde ? Et justement, si nous avons senti en ces jours-là une plénitude rarement atteinte, rarement ressentie au fond du cœur comme un degré de vérité, c'est parce que, dans l'existence au monde que menait votre mari, votre père, votre frère, votre fils, il y avait déjà l'esprit du Royaume. L'antinomie entre le monde et le Royaume y était présente : le monde acquiert et le Royaume donne. La figure de ce monde passe, mes Frères, et justement, lorsque le monde passe, l'acquisition passe. Ce que nous avons donné dans ce monde, c'est ce que nous avons acquis par le fait-même dans le Royaume. L'opposition du monde et du Royaume se fait là. Le Royaume donne ce que nous avons donné sur cette terre. Le bien, c'est ce que nous avons fait pour le Royaume, c'est ce que nous avons fait dans le Royaume.

Tout ce que nous donnons, tout ce dont nous nous séparons, dans ce monde, tout ce que nous laissons, — songeons au Carême —, tout ce que nous laissons de côté, c'est déjà la monnaie opposée, la monnaie du Royaume. La monnaie du monde acquiert, la monnaie du Royaume donne, et si, justement, nous avons senti cette plénitude devant Marie-Bernard déjà paru devant Dieu, déjà jugé et nous autres déchirés auprès de lui, si nous avons senti cette plénitude, c'est que nous avons eu pour une fois bienheureuse l'impression que la monnaie du Royaume était celle de Marie-Bernard : la monnaie du don, la monnaie de l'amabilité, la monnaie du service, la monnaie de la gentillesse ; c'est cela qui constituait sa richesse. Ce qu'il avait semblé perdre comme temps pour les autres, ce qu'il avait semblé perdre comme don auprès des autres, ce qu'il avait semblé perdre par amabilité jugée excessive et qui prenait sur son temps et qui prenait sur sa santé, c'était déjà la négation du monde et l'entrée dans le Royaume ; C'est ce qui le constituait riche.

Le seul acte de propriété que nous puissions faire, c'est de donner. Nous ne sommes vraiment propriétaires que de ce que nous donnons — quand nous gardons c'est parce que nous sommes gardés, tandis que quand nous donnons, nous devenons propriétaires. Et qui n'a pas senti que Marie-Bernard était propriétaire d'une immense fortune dans le Royaume ? Toute cette fortune qu'il avait donnée dans le monde, qu'il n'avait pas voulu acquérir, qu'il avait laissée de côté au milieu de toutes les luttes, les difficultés et de toutes les souffrances que fait naître dans chacun de nos cœurs l'Esprit du Royaume, toujours en lutte contre l'esprit du monde, toujours en lutte contre l'Esprit de Dieu.

Encore une fois cette façon de plénitude, nous l'avons apprise parce que, tournant le dos résolument à ce qui est raisonnable, Marie-Bernard avait bien souvent, de plus en plus, chaque jour davantage et pendant le dernier mois de façon tout exceptionnelle — il faisait exception — ; il avait déjà pris une option sur le Royaume, et aujourd'hui il nous entraîne, et ce qui est significatif, c'est qu'aujourd'hui, justement, ma chère petite Adeline, tu vas faire ta première Communion, entraînée par ton père ; c'est lui qui t'attire, c'est lui qui t'indique la voie du Royaume ; c'est lui qui te demande d'entendre cette voix inlassable de ton cœur, qui te redira toujours comment t'approcher du Seigneur, comment t'approcher du Royaume de Dieu, du Royaume des Cieux, et y entraîner tout ton entourage, tous ceux qui dépendront de toi, c'est-à-dire tous ceux qui t'aimeront.

Notre prière pendant cette Messe, vous le devinez mes frères, elle atteint une qualité exceptionnelle. Aussi faut-il que, tous ensemble, nous

donnions à cette petite fille aînée de Marie-Bernard le sentiment qu'elle s'approche du Royaume bienheureux entraînée par son père, poussée par nous tous, de façon que justement ce Royaume bienheureux dans lequel Marie-Bernard s'en est allé, vers lequel il est allé, dans ce Royaume bienheureux où figurent, à côté de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge, le Saint Curé d'Ars et tant de saintes gens ; que justement en famille, il puisse ce soir nous donner l'impression que nous avons à tourner le dos au monde et, ensemble, à nous approcher de ce Royaume des Cieux où nous savons que nous nous retrouverons tous et dans lequel nous faisons accéder d'une manière si particulière Adeline ce soir.

Notre Foi

27 mars 1966

Fadreur de notre foi.

Opposition violente du Christ à son entourage. « Ils prirent des pierres pour les lui jeter ».

Difficulté de manifester nous-mêmes la même opposition à notre entourage. Mais nécessité de nous opposer à nous-mêmes, de prendre parti.

Démarche de la Passion, de l'Agonie, de la Mort. Tout cela est loin de l'élucubration, de l'idée de la discussion. Pas de théorie mais une pratique.

Rénovation des promesses du Baptême *15 mai 1966*

« La quête sera faite pour soutenir toutes les œuvres sociales dont les élèves ont la charge: vieillards isolés, travailleurs étrangers, quartiers de misère. La Conférence de Saint-Vincent-de-Paul doit faire face à tant et tant de demandes que votre réponse ce matin permettra de soulager bien des misères, bien des détresses d'autant terribles qu'elles sont ignorées ».

Rénovation des promesses de Baptême = entrée dans la foi. Notre accueil. Celui du Collège. Celui de la famille. Comment avoir une idée de Dieu-Père, si cette bonté, cet amour ne sont pas réalisés sous les yeux de ceux-là qui à 12 ans accèdent à cette foi. 12 ans, l'âge où l'Enfant-Jésus a rendu témoignage à son Père devant tous. A annoncé son Royaume et l'a ainsi entr'ouvert.

Voilà le sens dernier de cette cérémonie : Renonçant à Satan et affirmant leur foi ces garçons ont accès au Royaume.

Etre Père.

Avoir la foi. Ne pas être là seulement. Etre là pour pouvoir convertir. Sens du Concile dont tous les textes nous demandent d'être de meilleurs chrétiens. L'erreur serait de prendre ce Concile pour une reconnaissance officielle d'une évolution de notre foi. L'Eglise ne s'adresse pas aux incroyants comme aux croyants. Elle nous demande d'avoir plus la foi, de la porter aux autres.

Avoir idée de la tendresse de Dieu est-ce possible si nous ne ressentons pas cette tendresse de Dieu à travers, par l'intermédiaire de ceux-là qui sont nos parents.

Tout réclame que vous vous aimiez, que vos foyers réchauffent et éclairent ; ça n'est pas quelque chose de souhaitable, c'est une nécessité absolue, issue du sacrement de mariage. Ces garçons ne peuvent savoir que Dieu est leur Père, que le Seigneur leur a donné Marie pour Mère, que s'ils ont cette expérience sur terre. Ils sont une sollicitation pour nous entraîner comme l'Enfant-Jésus au Temple a entraîné les siens.

Cet amour qui aboutit à la charité ne peut naître, se développer et vivre que dans la Foi. Que notre Foi soit forte, à l'abri de ces perpétuelles remises en question. Ne nous trompons pas sur sa nature.

Messe d'Adieu

5 juin 1966

Il n'y a pas, mes Frères, de paroles humaines pour dire la volonté divine en ce jour. Aucun mot ne peut dire pourquoi, aucune explication ne peut satisfaire notre cœur. Il n'y a, à l'aube de cette vie, au moment où elle changeait de manière définitive, où elle allait se fixer, il n'y a dans notre cœur que de la stupéfaction. D'autant plus que nous savons de quel cœur lui-même s'était associé aux deuils de sa famille. Nous savons de quel cœur Bernard Magnien participait à tout ce qui était « des siens ». Pourquoi, dès lors, aujourd'hui, est-ce nous qui entourons son corps ? Pourquoi sommes-nous réunis autour du Sacrifice de la Messe pour supplier Dieu, alors que peut-être toute une part de notre cœur se révolte contre ce Dieu ?

Mes Frères, il n'y a pas d'explication. Au soir du Vendredi Saint, lorsque la Vierge Marie, chez elle, voyait la mort de son Fils, son supplice, le mépris dont il était entouré, peut-être avait-elle au fond de son cœur le souvenir de ces paroles invraisemblables que lui disait son Fils Jésus-Christ dans

ses confidences: « Je ressusciterai ». Peut-être avait-elle ces paroles au fond du cœur. Mais à coup sûr, comment ne pouvait-elle pas voir, avant d'entendre ce murmure de son Fils, comment ne pouvait-elle pas voir la défaite, l'écroulement, l'achèvement apparent de la mission de son Fils ?

Nous enterrons Bernard au jour de la Fête de la Sainte Trinité, au jour de cette révélation de ce qu'est Dieu, et Bernard, lui, « sait ». C'est une parole bien audacieuse que de dire, au jour de l'enterrement d'un tout jeune homme, mort pour sa trentième année, ainsi que les Ecritures le rapportent de Jésus-Christ, c'est une affirmation bien grave que de dire que Bernard Magnien sait maintenant, au sein de la Trinité, le mystère même de Dieu. Et pourtant, ne sommes-nous pas en droit de nous souvenir de cet étonnant regard, de cette étonnante pureté, de cette étonnante simplicité, de ce service accordé à tous jusqu'à la limite de ses forces, toujours ? Ne sommes-nous pas en droit de nous souvenir de cette fidélité dans la pratique de l'Eucharistie, fidélité qui remonte bien loin, aux jours déjà presque lointains du Collège, et que Monsieur le Doyen de Saint-Pierre-le-Moutier redisait à son père: « Fidélité inchangée ».

Ainsi toute cette vie pour Notre-Seigneur, ainsi ces communions répétées, ainsi ces confessions fidèles et régulières, étaient déjà comme l'appel de Jésus-Christ, comme la marque que le Fils de Dieu voulait pour lui, cet homme étonnant. Dieu a donné son Fils et, mes Frères, notre foi est extrêmement faible, qui ne peut pas comprendre que si Dieu a donné son Fils au commencement de sa vie, pourquoi ne nous demanderait-il pas à nous, si nous nous associons à son Fils, si nous suivons dans la foi du Christ, du Fils de Dieu qui s'est livré pour nous, comment ne comprenons-nous pas aujourd'hui ce qui est advenu à Bernard ? Comment ne comprenons-nous pas qu'il a été associé à la vie même de Dieu, qu'il a été pour une infinité de gens éloignés de Notre-Seigneur, l'occasion de la rencontre avec Dieu ?

L'essentiel de notre vie, c'est de laisser Jésus-Christ passer par notre existence. La seule question qui a été posée à Bernard, c'est de savoir s'il a permis à Dieu de se servir de lui, Bernard, pour continuer à vivre sur la terre... Et nous savons qu'à un degré éminent il a donné à Jésus-Christ son corps, son cœur, son esprit, pour que Jésus-Christ l'envahisse. « Ce n'est plus moi qui vit, c'est le Christ qui vit en moi ». Pour qu'il donne non pas l'image de Bernard Magnien, ce Bernard que nous avons connu tout petit, que nous avons vu dans cette église à l'enterrement de sa mère, que nous avons vu enterrer sa mère dans ce cimetière, et qui depuis ce moment-là avait gardé avec celle qui lui avait donné le jour, une intimité dont il aimait parler souvent et dont il s'entretenait il y a quelques jours à peine.

Comment, dès lors, après l'avoir tout donné à Dieu, ne pas comprendre que Dieu s'est servi de Bernard, qu'il s'est servi de lui pour se rendre vivant,

se rendre présent dans ce monde qui a tendance à l'ignorer ou qui a tendance à refouler son message ?

Voilà ce qu'a fait Bernard. Recevant le Christ, il recevait sa nourriture, son changement, il se quittait lui-même et il donnait à Dieu la possibilité de venir en lui. Et c'est pour cela, mes Frères, qu'après s'être tant donné il nous laisse un souvenir impérissable et pur, pur parce que sans mélange. Votre présence, ici, en cette fête de la Trinité, la présence de la foule nivernaise autour de Bernard, nous indique que cette vie n'a pas été inutile. « Si le grain ne meurt, comment portera-t-il du fruit ? ». Bernard est mort pour porter du fruit.

Au terme de l'année liturgique, en cette fête de la Trinité, nous voyons mieux maintenant apparaître ce que l'Enfant-Jésus est venu nous révéler, cet Enfant-Jésus qui tout jeune dit à sa mère : « Ne savez-vous pas que je dois être aux affaires de mon père ? Pourquoi me cherchiez-vous ? », cet Enfant-Jésus qui grandit, qui s'approche de sa Passion, qui l'annonce, qui entre dans son Agonie, qui offre sa vie, qui meurt, qui ressuscite et qui nous dit au jour de la fête de l'Ascension : « Il vous est bon que je m'en aille ». Dieu n'est pas ce personnage vague, cette fatalité à laquelle nous pouvons reprocher son action ou que nous pouvons implorer de façon incertaine. Dieu est le Père qui a donné son Fils pour sauver le monde et qui nous a donné aussi l'Esprit Saint pour que nous soyions rassemblés avec le Fils dans cette famille de la Trinité, dans cette famille divine.

Mes Frères, pendant cette Messe, pendant la communion que nous ferons, gardons devant les yeux ce visage de cet homme jeune qui s'était posé les plus graves questions sur son avenir, qui avait envisagé toutes les options, qui avait fixé sa vie après avoir longuement réfléchi et prié, et en avoir parlé. Cet homme jeune qui me disait il y a quinze jours au collège : « Au fond, avoir la chance de se préparer à mourir, mon Père, c'est une bien grande chance que de voir la mort venir en face, de l'attendre, de s'y préparer et de la recevoir ». Quelle étonnante dernière confiance de Bernard Magnien ! Quelle étonnante dernière confiance qui nous révèle amplement ce que nous savons au fond de notre cœur ! Bernard était prêt à paraître devant Dieu. Dieu l'a aimé, et dans le bouleversement de nos cœurs — quelques-uns d'entre nous sont si douloureusement, si fatalement atteints — dans le bouleversement de notre cœur, il y a cette certitude que Bernard s'était préparé. Il savait la visite proche du Seigneur, et le sacrement qu'il a reçu l'a introduit dans cette vie de Dieu qu'il nous supplie, non par ses paroles, mais par toute sa vie, qu'il nous supplie de faire nôtre.

C'est ce que nous demandons à Jésus-Christ du fond de notre cœur et nous savons dans quel état il est.

Nous le demandons au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Enfance et pauvreté

31 décembre 1966

L'essentiel de la pauvreté, l'enfant. Il a besoin des autres pour tout. La pauvreté = ne rien pouvoir « sine me nihil potestis facere ». Rien, pas une petite chose : RIEN. Jésus se fait enfant pour ne rien avoir « Laissez venir à moi les petits enfants » « Si vous ne ressemblez à ces petits enfants dont les Anges contemplant la face de mon Père ».

Ce soir il nous faut comprendre que Dieu nous invite à nous considérer comme rien devant Lui.

« Servi inutiles » — Non pas des serviteurs inutilisables. Ce que nous faisons a de la valeur, mais d'autres peuvent le faire à notre place. Inutiles parce que pas irremplaçables.

L'enfant a besoin des autres, de sa mère d'abord.

Notre méditation devant la crèche nous ramène devant cet enfant, sa mère qui va le nourrir, l'élever, l'enseigner, lui apprendre tout, en sachant que c'est Lui, son créateur.

Ne nous arrive-t-il pas d'apporter un peu de paix quand nous sommes nous-mêmes aux antipodes de cette paix ?

Monde de l'enfance, de la pauvreté essentielle. Notre monde. Invitation à cesser de jouer notre comédie, à entendre enfin le Seigneur nous rappeler que nous devons nous aimer les uns les autres. Ne plus considérer les schémas du Concile mais modifier notre conduite en fonction de ces schémas. Ne plus nous complaire à des discussions.

Mais demander au Seigneur qu'il ait pitié de nous, de notre incapacité radicale.

« Ecce venio facere voluntatem Patris ».

Tout est entre les mains des hommes pour le reste.

Il vient faire la volonté de son Père. Commencer cette grande entreprise d'obéissance. Faire la volonté de notre Père.

Il est livré à son Père et par le fait même à nous.

Il vient à nous, mener notre existence : que nous le sachions.

Il est présent à notre existence, il n'est pas lointain, il ne nous est pas extérieur.

Mais par-dessus tout le témoignage de notre vie religieuse par ce que nous sommes doit indiquer clairement la route que nous suivons, le terme de notre vie.

Notre prière, notre silence intérieur, la confession de nos péchés, nos messes, que nous célébrons ou auxquelles nous participons, tuent le vieil homme, fortifient l'homme nouveau.

Notre vie religieuse est infiniment plus que le rassemblement d'hommes animés d'un même idéal, de professionnels qu'un même travail réunit.

Par les vœux que nous prononçons nous rendons sensible le Royaume. Nous devons rendre visible ce Royaume dans lequel nous entraîne Jésus-Christ.

Tout ce que les Exercices nous rendent familier — le Règne — le 3^e degré — le Sume et suscipe — est entre les mains de notre communauté. Chacun d'entre nous doit trouver dans notre communauté la force, le courage de mieux voir ce qu'est sa vocation, l'entrain, la joie, la Paix durement acquise pour la suivre. « Non vos me elegistis ».

Que nous nous acquittions vaille que vaille de notre tâche. Qu'avant de juger sévèrement les autres et leur action et d'augmenter ainsi le malaise général il nous faut songer à notre propre insuffisance.

Gardons-nous de tomber dans le relativisme. Soyons positifs.

Appliquée à un travail précis, notre communauté n'en compte pas moins des aumôniers d'étudiants qui ont une vie difficile, où il faut aller chercher les brebis, où l'impression d'insécurité est parfois dominante, où la tâche matérielle rassurante n'existe pas au même degré que pour nous, qui sommes appliqués à un travail d'enseignement.

— Rôle du F. Bourse — Silence avant les repas

— Discrétion de la conversation

Gratiam tuam quaesumus, Domine, mentibus nostris infunde ut qui, Angelo nuntiante, Christi Filii tui incarnationem cognovimus, per Passionem ejus et Crucem ad resurrectionis gloriam perducamur. Per eundem Christum Dominum nostrum.

Prêtre

10 septembre 1967

Tout ce que j'ai, je te le donne : Jésus. Pas de richesse, pas de biens, pas de situation. Un état.

Isolement ? Bien sûr, mais que d'isolements, le docteur, le responsable d'un service. Isolement qui ne vise pas à la solitude, au repos, à la tranquillité, mais à la disponibilité, à la réconciliation.

Distribuer aux hommes le Corps de Jésus-Christ, leur donner accès à la famille divine, à la familiarité. Leur donner le pardon, leur montrer la miséricorde dans un monde qui ou bien condamne ou bien, faute de référence, va jusqu'à oublier ce que pourrait être la miséricorde.

Miséricorde vivante de Dieu.

De même que Dieu s'est fait homme en Jésus-Christ, de même Jésus-Christ se fait homme en son prêtre.

Au-delà de toutes les controverses, la réalité de Dieu qui se veut proche s'impose à nous aujourd'hui... Vous l'avez connu, vous avez vécu à ses côtés. Et voici que perdant sa personnalité propre il acquiert un caractère universel. N'appartenant plus à chacun des siens, voici qu'il leur devient plus proche, plus disponible, plus donné. Mystère du prêtre livré au jugement de tous et donné éternellement à tous.

Homélie d'adieu

8 octobre 1968

Si nous entendons, mes Frères, la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ et si nous essayons de voir la place qu'elle tient dans notre cœur, peut-être en ce moment, rassemblés une dernière fois autour du corps de Monsieur Demory, peut-être en ce moment savons-nous ce que veut dire : « Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera ».

« Si quelqu'un me sert », quel est celui d'entre nous qui peut avoir la certitude qu'il sert Notre-Seigneur Jésus-Christ, sinon celui-là même qui nous rassemble ? Comment pourrions-nous trouver des mots pour dire ce qu'a été autour de vous, auprès de vous et pour vous Monsieur Demory ?

L'Eglise n'a pas l'habitude de prononcer des discours lorsqu'elle enterre un de ses fils, parce que l'Eglise sait — elle a le goût et l'habitude de Dieu —, elle sait ce qu'il y a dans le cœur de l'homme et elle laisse son fils en face de son Créateur et de son Père. Elle le laisse confié à la miséricorde. Mais si

l'Eglise nous interdit de prononcer des paroles qui seraient un éloge funèbre du mort, néanmoins elle nous demande de considérer sa vie et de nous servir de ce qu'elle a été pour éclairer la nôtre.

Il est rare, mes Frères, d'approcher dans son existence ceux-là dont nous sommes sûrs qu'ils sont les amis de Dieu, parce qu'ils sont abandonnés de la nature humaine. Vous avez vu cet homme parcourir votre pays, puis vous l'avez vu s'arrêter. Et sa figure, son ombre parcouraient vos routes dans sa voiture, tous les jours accompagné parce que, lui qui avait couru sur ces routes, il ne pouvait plus le faire et que néanmoins il était présent parmi vous. Et c'est à ce signe-là seulement que nous pouvons comprendre qu'il a voulu toute sa vie servir Dieu, servir Notre-Seigneur.

Il est rare, mes Frères, d'avoir approché le courage constant, il est rare d'avoir approché la force d'âme permanente. Nous avons tous à notre disposition de ces sursauts qui nous font aller au-delà de nous-mêmes, qui nous font passer l'obstacle, mais qui nous laissent après cet effort comme pantelants, demantelés, et cependant vous avez connu celui qui ne pouvait plus rien faire, qui ne pouvait plus s'exprimer, qui ne pouvait plus se déplacer et qui vous accueillait toujours par l'ineffable sourire que vous lui connaissez.

Tous, qui que vous soyez, vous avez trouvé auprès de lui dans cette poignée de mains si difficile à saisir, vous avez trouvé la certitude de l'amour de Dieu, parce qu'abandonné de toutes les forces de la nature, livré à l'impuissance totale, il était quand même présent.

Mes Frères, si aujourd'hui Monsieur Demory nous laisse un message, ne croyez-vous pas qu'il est tout entier de contradictions avec ce que nous conseillent, ce que nous disent les voix modernes de la publicité, de la propagande, de la presse, de la librairie, de la télévision ou de la radio ? Croyez-vous que l'Amour puisse se réduire à ce que la puissance vous donne tout dans ce monde, si vous avez connu Monsieur Demory ?

Ne croyez-vous pas au contraire que vous avez sous les yeux la preuve, non pas celle que l'on peut trouver dans une église avec toutes les statues qu'il y a ici même d'une sainteté du passé, mais la preuve que Dieu est toujours vivant parmi nous ? la preuve qu'au-delà des épreuves de l'âme et du corps il y a la puissance de Dieu qui se manifeste ? Non, l'amour n'est pas simplement ce que l'on vous dit, ce que l'on vous chante. L'Amour, vous l'avez vu, mes Frères, depuis dix ans, ne pouvant plus s'exprimer et traversant votre vie... La fidélité, vous savez ce qu'elle est maintenant. Le don de soi, l'oubli de soi-même, la manière permanente de dépasser toutes les impossibilités physiques et même morales, vous savez que cela a un nom et que cela n'est pas simplement une statue ou une image du temps passé.

Mais vous avez vu un homme de votre pays, un homme que vous avez vu dans la pleine possession de ses moyens, un père de famille, vous l'avez vu abandonné de tout ce qui jusque là avait été sa richesse. Comment ne pourrions-nous pas songer en un certain sens à Job sur son tas de fumier, abandonné de tout et disant à Dieu qu'il acceptait ce que Dieu lui enverrait ; mais quelle magnifique réponse, quelle chose étonnante dans notre monde d'aujourd'hui que cette façon de se passer de ce qui fait les signes mêmes extérieurs de la puissance, de la joie, d'être dépouillé de tout, d'être atteint dans ses affections les plus chères, d'avoir une existence traversée par les deuils, atteinte de toute la maladie qui s'est abattue sur soi et néanmoins de continuer à emmener sa famille, ses enfants — ceux-là mêmes qui ont été ses enfants et qui le demeurent — à les emmener dans sa paralysie, dans son impuissance, derrière soi vers le plus merveilleux des voyages, vers le dépassement de soi-même. Il ne s'agit pas de sortir de sa maison, il s'agit de sortir de son cœur.

Ne croyez-vous pas, mes Frères, qu'il vous sera rarement donné de considérer quelqu'un qui a voulu sortir de son cœur ? Monsieur le Curé de cette paroisse le sait : Monsieur Demory a vu son état, il s'est vu abandonné par la santé, il s'est vu aller de plus en plus mal, il a entrevu ce que serait sa fin et, dans un sourire, à Monsieur le Curé qui le lui demandait, il a dit « Oui ».

Voilà ce qu'aujourd'hui nous pouvons avoir dans notre cœur : Notre-Seigneur présent parmi nous et donnant à chacun d'entre nous par l'Eucharistie, cette toute petite parcelle d'Eucharistie qu'il fallait lui donner parce qu'il ne pouvait rien avaler. Cette Eucharistie, ce tout petit bout de Jésus-Christ qui a donné votre présence, qui a donné votre douleur, qui a donné ce sentiment pour beaucoup d'entre vous de solitude, comme d'un départ. Cette toute petite Eucharistie, cette Pénitence, cette confession qui était un signe des paupières pour demander pardon à Dieu, lui, entré dans la prière, dans la prière des siens, dans sa prière personnelle.

Mes Frères, non, l'Amour n'est pas ce qu'on nous dit, nous savons maintenant qu'il a un visage, qu'il a une fidélité. Ce visage nous le garderons présent dans notre cœur, et si vous ne voyez plus passer la voiture dans laquelle circulait votre ami, votre père, votre camarade, vous garderez dans votre cœur ce visage souriant, ce visage accueillant, et pendant toute notre Messe, au moment où nous avons l'audace de faire mourir Notre-Seigneur Jésus-Christ de nouveau, pour qu'il obtienne de nouveau le pardon de nos péchés, tous, nous supplions Monsieur Demory de nous présenter quand lui-même paraîtra par devant le Seigneur, de nous présenter nous tous avec lui, nous tous qu'il a aimés, nous tous pour qui il a vécu, nous tous pour qui il est mort.

Le sens de notre Messe, il ne peut être plus vivant aujourd'hui, dans cette circonstance. Et c'est pourquoi notre silence, comme nos chants et comme notre prière ne peuvent que manifester à celle qui a été sa compagne et qui demeure pour nous son épouse ce qui est dans le cœur de chacun d'entre nous avec le souvenir, l'admiration, la prière et toute la tendresse d'un cœur qui se voudrait fraternel.

Communauté

septembre 1970

Année exceptionnelle vous disais-je en septembre 63. Que dire sept années écoulées ? Que penser de l'avenir ?

Si tant est qu'autrefois... il faut reconnaître dans des situations exceptionnelles nous devons être aussi exceptionnels que possible.

Et nous sommes menacés de n'être pas exceptionnels, mais peut-être de mener une vie banale. A cause 1) d'une certaine pesanteur naturelle ; 2) du monde et de sa pression ; 3) du prince de ce monde.

1) Nous sommes tentés par la mollesse, le manque de tension, le laisser-aller ;

2) Nous sommes tentés par le monde. Tabac, télévision, sommes-nous assez forts pour ne pas être envahis. L'Argent (les comptes). L'usage de l'argent. Quand nous entendons les Missionnaires, nous pouvons penser aux facilités que nous nous accordons.

3) Le Prince de ce monde ne nous amènera jamais au Royaume. Il faut que nous approchions du Royaume par la voie que nous avons choisie : la vie religieuse dans la Compagnie. Notre dépendance inscrite au sein de la dépendance de Jésus-Christ vis-à-vis de son Père. Cette indépendance de l'Enfant-Jésus était dépendance vis-à-vis de son Père, comme la nôtre. Nous sommes véritablement envoyés : cette certitude que cela au moins est à Dieu, sans retour.

Année exceptionnelle de l'Histoire du collège — Pas de scolastiques, Nombre d'élèves — d'où attitude exceptionnelle.

Caractéristique : la charité.

Attelés à une même tâche, ce qui nous unit est plus important que ce qui nous sépare.

Interdisons-nous à tout prix la critique si aisée, si agréable, qui nous fait briller. Personne n'est incapable. D'où préjugé de sympathie. Discretion absolue. Parlons à qui de droit. N'alimentons pas ce qui est mauvais chez les

autres. Vis-à-vis des surveillants, soyons bons, compréhensifs, leur vie est dure.

Exemplaires en bonté.

Soyons exemplaires en travail. Beaucoup sont à louer. Mais beaucoup de travail parce que beaucoup d'élèves. Faisons-nous attention? Recrutement. Problème difficile où nous sommes tenus par des tas de choses.

Que notre souci constant des autres manifeste notre politesse, notre esprit de foi, manière de fermer les portes, de manger, W.C., de parler aux domestiques, de marcher sur la pointe des pieds: Délicatesse.

16 chambres + 10 = 26 chambres. Un appel dans 4 chambres uniquement et non sonnerie pour 26 qui s'entendait dans 26 à la fois. L'eau chaude et froide dans chaque chambre. Une installation électrique qui permet plus facilement que par le passé d'installer une lampe où l'on veut.

Des comptes qui ne sont pas rendus assez fidèlement.

Des latitudes que nous nous accordons sous prétexte que nous n'avons pas ce à quoi nous avons droit. Expression qui n'a aucun sens dans la vie religieuse.

Nos conversations devant les Surveillants, devant les Professeurs. Ce que nous disons des parents... dangereux devant des garçons qui étaient élèves du Collège l'an dernier.

Intelligence et charité

La charité n'explique pas, elle va vers.

La charité fait des démarches (Jéricho).

Donner les savoir-faire, donner des libertés. Les donner par amour, blessure inguérissable qui ramènera le fils. Le Père donne des expériences. Le fils a l'expérience de son père (et de son frère aîné le bien-pensant). Pas seulement une instruction religieuse, mais une expérience de charité.

L'intelligence va au général (donc au partiel).

La charité va au particulier (donc au tout) Dieu est dans la création.

Les enfants doivent faire l'expérience de gens qui y croient et ont ce regard.

Quand on aime quelqu'un on sait qu'on a raison d'aimer. Rien ne résout le problème du mal. Seulement...

La foi est une lumière d'amour.

Les enfances de Duguesclin, de... parce que ça avait de l'importance, l'enfance.

Les enfants doivent faire l'expérience de la bonté dans leur famille, pas toujours, donc à l'école. Les gens nous confiant un fils, le confient à la Sainte Eglise.

Tout ce qui est maternel est bien fait ; le primaire et le secondaire sont loin du réel, de la réalité.

Projet éducatif

1971-1977

Dès le début de 1971, avec le Père de Seze plusieurs travaillent à une première rédaction, afin de répondre à la demande du Père Hoël, Provincial de Champagne. Le texte lui en est remis avant le 31 juillet suivant. Hibernation... A partir de 1975, deux groupes, professeurs d'une part, MM. Frankart, Benoit, Cozeret, ... ; parents d'autre part, MM. des Lauriers, de Fournas et autres. Confrontation des travaux des deux groupes. On se remet à l'ouvrage. Pour conclure, une dernière série de réunions. Le tout enfin recueilli et établi au début de juillet 1977, dans le jardin sparnassien de M. de Fournas, qui y recevait M. des Lauriers et le Père Baratchart...

En voici le texte :

Le caractère propre au Collège dépend essentiellement de la cohésion et du dynamisme de la communauté éducative. Enseignants et parents exercent leur mission dans une responsabilité réciproque ; ils veulent assurer ensemble :

— une formation qui permette à chacun des élèves de s'épanouir en développant dans sa vie personnelle mais aussi communautaire, ses potentialités physiques, intellectuelles et morales, et favorise l'éveil de la responsabilité pour une meilleure compétence au service de la Cité et de l'Eglise,

— avec un souci particulier des plus démunis, tant sur le plan moral qu'affectif et matériel,

— dans une volonté de fidélité à l'Evangile et à l'enseignement de l'Eglise catholique, suivant la tradition spirituelle de la Compagnie de Jésus.

A — La formation des élèves.

1. — La qualité du travail scolaire et para-scolaire est préalable à la compétence professionnelle. Si tout doit être fait pour que la scolarité de chaque élève ait un aboutissement heureux (baccalauréat pour la plupart), la préparation aux examens n'est pas le seul but du Collège.

L'enseignement a pour objectif de faire faire aux élèves l'expérience individuelle et collective de la découverte, de la réflexion et de la création. Les activités des équipes de 1^{re} division, l'utilisation des moyens audio-visuels, la pratique d'activités manuelles, artistiques et sportives, l'existence de bibliothèques, les visites et spectacles devraient aider à atteindre cet objectif. Ces activités diverses font partie intégrante de l'enseignement dispensé ou le prolongent.

2. — *D'autre part, les élèves étant de plus en plus conditionnés par les opinions ambiantes, les idées reçues, les modes, le collège doit être aussi un lieu de réflexion et d'exercice du jugement critique sur les données de la civilisation actuelle. L'école ne peut prétendre donner une culture à ses élèves sans tenir compte des phénomènes culturels, sociaux, économiques et politiques de notre époque.*

Certains parents peuvent jouer un rôle pédagogique auprès des élèves en complétant par le témoignage de leur vie, de leurs engagements, de leur culture, l'enseignement proposé par les éducateurs.

3. — *Enfin, la formation donnée par le Collège comporte également l'apprentissage de la vie en communauté :*

— *par la pratique du respect d'autrui, de sa personne, de son point de vue et l'exercice de la Charité envers les plus démunis, mais aussi envers les proches.*

— *par un effort de promotion mutuelle, favorisée par la constitution de sous-groupes, d'équipes, de binômes. On voudrait que chacun ait à cœur de faire réussir les autres avec lui.*

— *par une incitation à la co-responsabilité, les élèves ne se contentant pas de subir mais prenant part activement à l'organisation de la vie commune. Les comités de classes, les équipes sont des instruments privilégiés de l'apprentissage de la co-responsabilité.*

Pour que cette vie en communauté soit féconde, chacun doit en accepter les règles, notamment en se conformant au rythme de la journée (moments réservés à l'échange et à la réflexion commune, temps de « décompression » et plages de silence) et en respectant les biens matériels mis à la disposition de tous.

— *les parents ont donc vis-à-vis de leurs propres enfants le rôle individuel de faire leur, l'ensemble de ces attitudes.*

— *Ils ont aussi un rôle collectif vis-à-vis de l'ensemble des élèves qui font ici la découverte de leur appartenance à un groupe.*

B — La communauté éducative.

Chacun, recteur, préfet, professeur, aumônier, cadre administratif, surveillant, moniteur et animateur, parents, élève responsable, a dans la communauté éducative une responsabilité spécifique. Il s'efforce d'exercer toutes les attributions attachées à sa fonction et de permettre aux autres d'exercer les leurs.

Certaines instances personnelles ou collégiales favorisent l'harmonie de l'ensemble et permettent la réflexion commune. Il est bon que la présence de personnes de différents ordres au sein des commissions garantisse la cohésion de la communauté. Ces commissions sont permanentes ou créées en fonction des besoins. Grâce à leur existence, quand une question doit être débattue, les intéressés font des propositions et ont part à la décision.

Cette communauté éducative puise sa pensée dans une réflexion fondamentale. Elle trouve sa véritable expression, elle-même éducative, dans les diverses fêtes, réunions, assemblées coutumières ou occasionnelles.

C — *Le caractère chrétien du Collège.*

La foi ne doit pas être perçue comme source d'exigence de la seule pensée, voire de morale plus ou moins humaniste mais comme source d'exigence de vie.

Or la vie des élèves se passe pour moitié à l'École et en famille ; si la foi chrétienne ne leur est pas proposée dans ces deux univers, elle deviendra une foi de circonstance. Le Collège doit donc être un lieu de vie de foi au même titre que la famille.

Tout en respectant le cheminement de chacun, l'ensemble de la communauté éducative se doit d'adopter une attitude telle qu'aucun obstacle ne soit mis par l'un ou par l'autre dans la recherche d'une formation chrétienne des élèves. Sans que sa foi religieuse conditionne l'emploi d'un maître, la présence d'un garçon, il est demandé à chacun, éducateur, parent, enfant, une adhésion loyale à l'objectif religieux du Collège, cette adhésion pouvant aller du simple respect au plus haut degré d'engagement ; mais la volonté de s'intégrer à la vie commune doit être explicite.

La catéchèse, la vie liturgique et diverses activités de formation (Vie chrétienne, J.T.C., Conférence Saint-Vincent-de-Paul, etc.) visent à l'éducation de la foi des élèves. Cette éducation n'est pas le seul fait des aumôniers ; les professeurs, les surveillants et les parents qui le désirent s'y engagent activement.

Mais le caractère chrétien du Collège serait mal défini par la proposition — qui va de soi — d'un enseignement religieux et d'exercices du culte, si l'on y voyait des activités en marge de la vie scolaire. Il est de fournir aux élèves, selon leur âge, la possibilité de former activement, avec les éducateurs, une communauté de vie, inspirée par la personne de Jésus-Christ, animée par son Esprit et mieux vécue grâce aux moyens offerts par l'Eglise.

— Parce qu'il est une Cellule d'Eglise, le Collège se situe dans une perspective universelle, où chacun doit être imprégné de son devoir d'apporter dans le Collège la vie du reste de l'Eglise et d'apporter à l'Eglise les bienfaits puisés dans la Communauté.

Comme toute communauté chrétienne, son rôle est de préparer ses membres et en particulier les élèves à essaimer pour annoncer Jésus-Christ dans le monde, et à participer à l'Avènement du Royaume et à l'achèvement de la Création.

D — *Mise en œuvre du projet.*

Ce texte définit des orientations. Les différents ordres de la Communauté doivent préciser de façon organique la Tâche qui revient à chacun et se donner les moyens de les mettre en œuvre.

Invitation. Responsables d'équipe 3 septembre 1975

Chers amis,

Dans la lettre que j'adressais en juillet à la Première division pour faire connaître les résultats du baccalauréat, je demandais à chacun de réfléchir à la signification de ces résultats.

C'est à vous particulièrement que je m'adresse aujourd'hui. Parce que je désire vous inviter à participer aux réunions de chefs d'équipe, préparatoires à la prochaine rentrée.

Deux choses sont évidentes :

— la proportion des reçus est bonne par rapport à la moyenne nationale. Elle est faible eu égard aux possibilités qui vous sont offertes tout au long de l'année.

— être reçu au baccalauréat, ce n'est pas l'assurance de pouvoir continuer dans la direction espérée.

Ces deux considérations doivent inspirer les réflexions de ceux qui assumeront la responsabilité des 20 équipes et de la Première division 1975-1976.

Il faut que la manière d'être générale de la Division favorise la volonté de travail du grand nombre. Il faut aussi que la progression de chacun au cours de l'année se situe bien au-delà des seuls progrès scolaires. Vous savez que tout dépend du groupe des chefs d'équipe. Si je vous invite à vous préparer à remplir ce rôle, c'est parce que vous avez la possibilité de le faire, à mes yeux, et pas seulement aux miens. Mais cette invitation suppose une réponse libre de votre part.

Si vous voulez accepter cette responsabilité, l'assumer vis-à-vis de vous-même et du groupe des responsables, alors, venez. Si vous devez au cours des prochains mois, à l'exemple de quelques-uns de vos prédécesseurs, en venir à douter du bien-fondé de vos exigences, à céder à toutes les sollicitations de la facilité — de l'argent, à mentir parce qu'ainsi la vie est plus simple, à assurer votre tranquillité, alors, ne venez pas. Refusez d'assumer cette responsabilité que je vous propose. Il faut que nous sachions pouvoir compter les uns sur les autres, sans ces hésitations, ces réticences, ces réserves, dont nous avons constaté combien elles pesaient sur tous et sur chacun.

Voyez avec vos parents ce que sera votre décision et communiquez-la moi. je compte sur vous le jeudi 11 septembre pour 20 h. 30.

Fidèlement à vous.

Ch de Serre

L'alternance des temps de travail, de repos, d'acquisition, de lecture, d'application manuelle, est d'une importance qui ne peut échapper à qui réfléchit à la situation de l'élève de l'enseignement secondaire.

Un important groupe de classes dans la matinée (4 fois 55 minutes), un début d'après-midi toujours consacré (de 14 à 16 h) à l'éducation physique ou à l'activité d'équipe, une seconde moitié de cet après-midi consacrée soit à l'étude — ce que nous préférons — soit à une ou deux classes nécessaires pour assurer (et la préparation d'épreuves facultatives de français ou de seconde langue vivante), tel est le rythme commun aux externes et aux pensionnaires.

Pour ces derniers, une bonne étude d'une heure et quart dès le lever donne à leur journée l'élan dont tous profitent.

En fin de journée une « veillée » d'une heure et quart permet la lecture, le travail plus détendu après une journée bien remplie.

La régularité du lever, facile à assurer, réclame une heure de coucher un peu intangible.

A l'intérieur de ce schéma apparaît possible l'acquisition d'une méthode de travail.

Dès la fin des classes, mise à jour des notes prises durant le cours. Mise à jour intelligente (on ne recopie pas) en soulignant, encadrant, « visualisant » ces notes.

Tenter de faire ce travail systématiquement, chaque jour, avant toute autre occupation. Puis lire, lire, lire.

Dès le début de la journée, reprendre les notes mises à jour de chacune des matières que l'on étudiera durant les cours de la matinée.

Quelques brèves minutes seulement pour assurer la mise en appétit avant l'effort de la classe. Alors seulement on « apprend ses leçons », notion qui, dans le second cycle évolue considérablement et doit tenir compte du fait que chaque jour on a revu son cours en toutes matières.

Les mercredi, samedi et dimanche, dans des proportions variables on travaille, de préférence avec un camarade, pour combler les trous...

inévitables, revoir une préparation de français, refaire un devoir de math, ou faire seul un devoir donné à l'avance.

Le devoir-test hebdomadaire permet de contrôler les connaissances. Le petit bac trimestriel — écrit et oral — donne à chacun l'occasion de se situer après trois mois de travail.

L'harmonie de ces journées, de ces semaines, de ces trimestres, permet à beaucoup de se maintenir et de croître, à beaucoup de se rattraper, à quelques-uns de prendre conscience et de changer, à tous d'espérer.

Homélie de mariage

8 avril 1978

Ma chère Sylvaine, mon bien cher Jean-Claude,

Bien sûr, vous attendiez ce jour, vous saviez qu'il approchait. Mais maintenant vous voici au seuil de cette Eucharistie, de cette messe, avant que Jésus-Christ vienne, par sa présence, par son sacrifice, sceller votre union.

Parce qu'il faut vous demander cette question que tu as posée à bien des garçons, à bien des filles, Jean-Claude, de quoi s'agit-il ?

Autour de nous, nous savons qu'il y a une mise en question de toutes choses qui ont entouré les années passées et nous nous attardons sur les modifications qui se présentent et nous sommes prêts à reconnaître au fond, que tel sacrement est aujourd'hui extrêmement contesté, voire discuté, et nous sommes tentés de voir là le bénéfice de notre époque dans cette situation.

Il me semble qu'aujourd'hui, votre position est plus dangereuse parce que, ce qui, indiscutablement, fait question, c'est précisément ce sacrement de mariage. Toutes les conceptions sont possibles et nous voyons que le passage devant l'officier de l'Etat Civil, qui vient reconnaître qu'un nouvel état de vie s'est constitué entre tel homme et telle femme, apparaît comme une chose compréhensible, pour des raisons extrêmement simples, que ce soit la Sécurité Sociale par exemple, ou bien ces innombrables textes législatifs et de fiscalité, qui viennent demander un état plus stable pour que les choses soient claires.

Et nous sommes tentés de croire que le passage à l'église aujourd'hui s'inscrit dans la suite de ces formalités, et comme ces formalités sont contestées par un grand nombre, le passage à l'église, comme on dit, est également

contesté, et nous sommes devant le mariage comme devant, me semble-t-il, une des difficultés principales de notre époque. Alors, êtes-vous insensés, êtes-vous traditionnels, êtes-vous conscients ?

Parce que l'Eglise nous parle du sacrement de mariage, elle doit avoir une raison. Nous avons entendu tout à l'heure dans la lecture de l'Épître de Saint Paul, ce rappel assenti que l'homme et la femme quitteront leur père et leur mère, pour s'attacher l'un à l'autre et qu'ils seront UN, et qu'ils seront signe de l'unité. C'est déjà très ancien dans notre Foi.

L'Eglise en a fait un sacrement parce qu'il ne s'agit pas de déclarer « Je t'aime » à Jean-Claude, Sylvaine, ou « Je t'aime » à Sylvaine, Jean-Claude. Ce mot-là, si vous réfléchissez que nous sommes samedi et que vous pensez au nombre de fois où il sera prononcé dans les soirées de gala, dans les innombrables émissions de télévision, de radio, sur les cassettes, sur les disques, ces mots d'amour, ces « Je t'aime », qui reviendront si souvent ; et ceci, il faut le reconnaître, ne veut rien dire, ne signifie rien du tout.

Si Jésus-Christ a fondé, et c'est indiscutable, cette religion d'amour, nous sommes tentés de reprendre ça, et nous nous disons depuis bien longtemps que le Christianisme est une religion d'amour. Mais est-ce que véritablement nous avons l'impression, quand nous disons cela, que nous atteignons une parcelle de vérité, ou bien est-ce qu'au contraire, nous prononçons quelque chose qu'on nous a appris et dont nous pensons qu'elle est exacte, cette chose.

Eh bien, la religion chrétienne, je pense, l'affirmation est grotesque, n'est pas une religion d'amour. Jésus-Christ ne nous a pas aimés... Jésus-Christ nous a préférés. La religion, notre foi chrétienne, est une foi de préférence. Tout à l'heure, par ce OUI que vous prononcerez, Sylvaine, vous donnerez le sacrement de mariage, au fond parce qu'il s'agit que vous repreniez ce mot de la Vierge Marie. Ce n'est pas une analogie, ce n'est pas un écho à celui de la Vierge Marie que vous allez prononcer. Vous entrez dans la même perspective qu'Elle. C'est OUI, et c'est ce OUI qui constitue le sacrement de mariage. En disant OUI, vous direz le même OUI que la Vierge Marie lorsque l'ange lui a demandé si elle acceptait d'être la mère de Jésus-Christ. En disant OUI, vous prononcerez le même OUI que Jésus-Christ au Jardin, lorsque, après avoir rappelé ses Apôtres, ses amis, auprès de Lui, et leur avoir dit comment ils allaient participer à l'œuvre du Père, il s'est tourné vers son Père, et après avoir sué sang et eau, avoir supplié son Père d'écarter ce calice, il dira « OUI », « Père, que Ta volonté se fasse et non la mienne ». Et c'est le même OUI que vous allez prononcer, Sylvaine, que tu vas prononcer, Jean-Claude, et c'est ce OUI qui va constituer le sacrement de mariage.

Et c'est pourquoi dans cette église, vous pouvez déjà apercevoir, dans ceux qui vous entourent, une qualité de silence qui correspond à cette interrogation de chacun d'entre nous : « ne dois-je pas redire, moi, dans l'état où je suis, le OUI que Sylvaine et Jean-Claude m'invitent à prononcer aujourd'hui... parce qu'il s'agit pour nous de dire OUI au Père ». Quand la Vierge Marie a dit OUI à l'ange, à l'archange, elle ne lui a pas dit OUI, elle a préféré cette volonté que lui proposait le Père, cette volonté du Ciel, à sa volonté personnelle, parce que les questions qu'elle a posées nous montrent clairement qu'il s'agissait, à cette époque pas aussi évoluée que la nôtre, d'une jeune fille connaissant parfaitement ce qui lui était proposé et sachant ce à quoi elle s'engageait.

C'est un OUI de préférence. Jésus-Christ nous a préférés, Il ne nous a pas aimés et le drame qui est à l'origine de tant de douleurs autour de nous, c'est que beaucoup disent « Je t'aime » en disant « Je m'aime ». C'est moi que j'aime en t'aimant, c'est mon plaisir, c'est ma satisfaction, ce sont mes volontés personnelles que j'essaierai d'éprouver par toi, mais c'est moi que j'aime. Vous ne pouvez pas dire, Sylvaine, tu ne peux pas dire, Jean-Claude, « Je t'aime » si vous ne dites pas simultanément : « Je te préfère à moi ». Si vous dites cela, Sylvaine, « Je te préfère à moi, Jean-Claude », alors vous lui dites « Je t'aime », et toi, Jean-Claude, tu dis « Je t'aime » à Sylvaine au seul moment où tu acceptes de la préférer à toi-même.

C'est un amour de préférence que celui de Jésus-Christ. Nous l'avons constamment gêné, mais déjà il était venu pour nous. Quand Il nous parle de l'unité, quand Il nous dit « Que votre unité, que votre union, soit l'image de l'union qui existe entre Lui et l'Eglise », Il nous parle de cette unité qui ne peut être que préférence. Lorsqu'on est « un », c'est parce qu'on accepte de mettre en cause son point de vue, de s'en remettre à l'autre, d'accepter que l'autre pense et s'exprime autrement, alors et alors seulement, nous pouvons être UN et quand nous sommes persuadés de détenir une part de vérité ou quand nous tenons par-dessus tout à notre pensée et que nous ne pouvons pas être des gens en difficulté, il n'y a aucune préférence, nous sommes sûrs de nous, nous sommes sûrs de notre vérité et nous nous aimons beaucoup et nous n'aimons pas l'autre. Aimer l'autre, c'est le préférer à soi, et voilà pourquoi il ne s'agit pas d'une déclaration devant un officier d'Etat Civil ; aujourd'hui, Jean-Claude et Sylvaine, il s'agit du sacrement que vous allez échanger ; cette préférence de l'autre, vous ne pouvez l'avoir qu'en recevant le principe même de la préférence, le Corps de Jésus-Christ qui nous a préférés et qui vient vous aider, Sylvaine, à préférer Jean-Claude à vous-même, qui vient t'aider, Jean-Claude, dans ton cœur, à préférer Sylvaine à toi-même. Alors cette Eucharistie, alors cette union, alors cette sainteté prend

toute sa valeur, alors ce sacrement apparaît comme ce signe sensible de la présence de Dieu.

Et voilà pourquoi, en choisissant ce texte sur le sel de la terre, vous avez choisi ce texte qui nous permet de comprendre ce qu'est la préférence ; vous ne pouvez être le sel de la terre, vous ne pouvez être la lumière... et tu sais que tu as choisi, Jean-Claude, une de ces manières de vivre qui n'est pas très à l'honneur aujourd'hui, mais qui est indispensable, c'est l'enseignement, parce qu'il est continuellement cet appel à la préférence épuisante, parce que permanente, de tous ces enfants qui, quel que soit leur âge, te sont confiés, pour un secteur particulier de leur enseignement peut-être, mais qui te sont confiés pour que tu leur apprennes ce que c'est que la préférence, et pour qu'ils sachent ainsi qu'il y a sur la terre du sel et qu'il y a sur les hauteurs de la lumière.

Voilà ce que peut être le sacrement de mariage. Il peut être l'assurance calme, parce qu'il doit être posé sur le Corps du Christ, que vous préférerez, votre vie durant, Sylvaine, Jean-Claude à vous-même, et que Sylvaine sera pour toi, Jean-Claude, l'occasion, par ce même Corps du Christ, de la préférer sans cesse à cette volonté que tout homme a de s'aimer lui-même. C'est une abnégation totale de toi que tu prononces aujourd'hui, et cette ouverture de ton cœur à la parole du Christ, à ce qui est en toi. OUI, préfère Sylvaine à toi-même ; et vous, Sylvaine, préférez Jean-Claude à vous-même ; et dès lors, nous aurons, nous, une occasion nouvelle de vous remercier de nous avoir associés à votre joie parce que vous serez, pour chacun d'entre nous, l'encouragement dont chacune de nos vies a besoin, et dont nous vous remercions aujourd'hui, d'être l'occasion.

☆



Courville — 28 novembre 1981 — La main qui bénit



Giromagny — 20 juin 1981

Structure

1978

La difficulté des élèves à structurer leurs pensées vient-elle aussi des difficultés analogues de l'entreprise Collège Saint-Joseph ?

Un organisme — indispensable — ne donnera pas de remède.

Il s'agit de l'animation — chrétienne — de l'Association et donc du Collège.

Chrétienne = inventive, bonne, ferme, généreuse.

Lorsque la vie chrétienne entre dans notre groupe, elle laisse des traces. Ce sont ces traces qui sont en cause. Comment les faire naître, les entretenir ? Là est la structure. (Histoire du P. Bernamont enfant).

Jusqu'à la guerre de 1914 les parents du P. Bernamont étaient pharmaciens dans la région lilloise. Il y avait au salon un vase précieux qui en faisait, disons, la gloire. Marcel, bien jeune encore, va au salon. Ce qui devait arriver arrive : le beau vase tombe, se brise. Au bruit Madame Bernamont arrive... elle voit... et dit simplement au pauvre garçon : « ce n'est pas un péché ». On voit ce que le P. de Seze entend par « structure » intérieure.

Homélie d'adieu

26 juillet 1978

Luc XII 35...

Cet évangile nous a semblé, à nous, à vous, qui connaissions, qui connaissiez Monsieur Nicolas, celui qui est le plus propre à caractériser son existence. Non pas à cause de la fin de cet évangile : « *c'est alors que vous n'y penserez pas que le Fils de l'homme viendra* », non pas tant à cause de cela que pour cette répétition du mot « *serviteur* » : « *Heureux ces serviteurs que le Maître à son arrivée trouvera en train de veiller* ».

Lorsque M. Nicolas, qui vous rassemble aujourd'hui est revenu de loin, malgré les vacances, pour remonter dans sa chambre le vendredi 7 juillet, c'était à la demande du Père Recteur en vue du déménagement de la quai — ces mots, à vous qui êtes des habitués du collège, correspondent à quelque chose — ; lorsque M. Nicolas quelques jours plus tard est monté dans sa chambre et qu'il a appelé son voisin, le Père Charvet, parce qu'il ne se sentait pas bien, il était alors le serviteur, il obéissait et c'est la dernière action qu'il ait faite au collège. Cette action de serviteur, en 1978, cela peut paraître paradoxal. Nous aimons tant à affirmer notre force, notre puissance, notre responsabilité, notre maîtrise sur un certain nombre de choses que

nous en oublions ce que cet homme n'avait jamais perdu de vue, ce qu'il aimait être, le serviteur des autres.

Depuis le moment où il avait cessé d'enseigner les mathématiques et les sciences naturelles, M. Nicolas avait désiré être à la questure afin de pouvoir encore rendre service à vos fils. Vous comptiez dans son existence, au moment où sa vie professionnelle prenait fin il n'a pas entrevu de cesser de rendre service à vos fils, et il s'occupait, comme vous avez vu autrefois tant de jésuites le faire tout simplement à la questure.

Et lorsque le Père Recteur lui a parlé d'un changement de local, il a dit oui, sans aucune espèce de difficulté. C'est en déménageant cette questure qu'il a ressenti tout à coup l'atteinte de son mal. Il est parti pour l'hôpital lorsqu'il attendait les résultats du bac. Combien d'années Nicolas avait-il attendu les résultats au bac de ses élèves...

Ce jour-là, assis sur le banc devant la porterie. Le premier médecin venu était un de ses anciens élèves de seconde. Un autre cardiologue, lui avait dit : « Vous allez m'obéir cette fois-ci, vous ne partirez pas pour l'hôpital au volant de votre voiture, vous irez en ambulance ». Et il attendait, il attendait l'ambulance, avec ce sourire que vous lui connaissiez et le sentiment, qu'au fond, ce n'était pas si grave que cela.

Le Père Recteur qui lui disait qu'il fallait obéir au médecin, le Père Recteur que la prédication d'une retraite en Bretagne empêche d'être ici parmi nous aujourd'hui, nous imaginons ce qu'il pense en ce moment-ci, à sa joie aussi de savoir que cette cérémonie est présidée par un ancien recteur du collège, ancien élève de cette maison (P. Roland Maille).

Le Père Recteur avait conseillé à Nicolas d'obéir. Une fois encore Nicolas avait obéi. Et voici que nous avons devant les yeux cette chapelle du collège... que nous avons dans le cœur le souvenir d'un homme qui a pensé d'abord aux autres.

C'est un grand mystère, mes frères, de songer que M. Nicolas Smetzkoï, chassé de Russie en 1917, n'avait jamais su — il me l'a confié un soir — ce qu'était devenu son père, jamais . Il n'a pas su s'il était vivant. Il n'a pas su s'il était mort dans cette affreuse révolution de 1917. Il n'a jamais rien su. Cet homme qui était seul au collège n'a jamais parlé, n'a jamais voulu accabler les autres de ses souffrances. Qui d'entre nous ne songe pas à ce que pouvait être à certains soirs la solitude de M. Nicolas songeant à cette patrie jamais oubliée qu'il portait dans son cœur : la Russie ?

Seul, M. Nicolas l'était, d'une certaine manière. Ce qui nous rassure pourtant c'est la fidélité de ses amitiés. C'était un homme fidèle, fidèle dans ses amitiés, dans ses papiers qu'avec un infini respect nous avons ouverts

pour savoir qui prévenir... sa sœur âgée, malade, à Mexico, que pour la première fois il avait pu aller voir, ayant attendu d'avoir lui-même pris sa retraite... sa nièce, traductrice-interprète à l'O.N.U. qui est venue assez souvent au collège, et que nous n'avons pas pu joindre encore.

Et puis c'est une émotion pour moi que le nom de beaucoup d'entre vous se retrouve uni au nom, à la solitude de cet homme, qui vous avait voué, dévoué, donné son existence.

Et c'est encore une leçon pour nous de voir attestée la fidélité de M. Nicolas dans ses amitiés, la fidélité de M. Nicolas dans son service de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par la présence du responsable de la paroisse Saint-Maurice - Saint-Remi, cette paroisse dans laquelle tous les samedis soir il allait participer à la messe. Votre présence est la preuve d'une autre fidélité, la fidélité rendue à cet homme fidèle, serviteur fidèle, la vôtre. A cet homme fidèle nous rendons aujourd'hui un hommage qui n'est certainement pas le dernier, puisque notre pensée à nous qui l'avons connu, ne cesse pas d'aller vers lui... Que de souvenirs, que de plaisanteries avec, par et pour ses fidèles compagnons...

La Compagnie de Jésus lui doit infiniment. Elle essaie de le lui rendre, gardant le sentiment que beaucoup d'entre vous connaissent, éprouvent, le sentiment de n'en n'avoir pas fait assez pour lui témoigner ce que nous pensions... Nous croyions... *« C'est à l'heure que vous n'y penserez pas... »*.

Nous croyions que nous aurions le temps... et voici que nous ne pouvons plus maintenant que méditer et réfléchir sur ce que nous devons à cet homme. Malgré les vacances vous êtes là aujourd'hui, nombreux, d'âges divers, rendant ainsi témoignage à ce qu'est, dans l'existence, le don de soi. C'est la seule leçon que Nicolas nous adresse encore : il nous faut nous donner, il n'y a pas d'autre richesse que de nous perdre, que de nous donner, il n'y a pas d'autre bonheur que de nous oublier nous-mêmes.

Ça a l'air simple, mais cela va plus loin que nous ne le pensons. Ce professeur de l'enseignement libre a connu les années les plus dures, celles où cela n'était rien, financièrement, que d'être professeur de l'enseignement libre. Et que de souvenirs, que de noms reviennent dans notre esprit, depuis Monsieur Gindre jusqu'à Monsieur Crépin, Monsieur Orhand et tant d'autres. Cela n'était rien, cela ne rapportait rien, cela n'apportait aucune considération. Nicolas, accueilli dans cette maison par le Père Leib, qu'il retrouve aujourd'hui, n'accordait aucune espèce d'importance à l'opinion ; il savait ce qu'il lui fallait faire.

Et comment ne pas évoquer les devoirs innombrables corrigés le soir même. Nicolas se couchait tard. Ce n'était pas parce que c'était un slave, c'est parce que sa vie durant il ne s'est jamais couché sans avoir corrigé toutes

les copies, que sous peine de colère évidente, devaient à 7 heures du soir lui rapporter les surveillants du collège. A huit heures moins le quart Nicolas commençait à corriger les copies qu'il mettait un point d'honneur à rendre le lendemain, ce qui, en 1978, prend une certaine valeur à nos yeux. Jamais une minute de retard. Qui l'a vu en retard ? qui l'a vu absent ? qui l'a vu loin de sa classe, et qui à Reims ne garde le souvenir de ce scoutisme rémois lancé en grande partie par Nicolas, maintenu et promu par lui, et qui aujourd'hui... Tout cela nous paraît loin. Peu importe. Voici que devant Jésus-Christ, que par Jésus-Christ devant son Père, ce don de soi prend la valeur de ce qui transforme l'existence : « *Ne vous faites pas un trésor qui passe, que la rouille ou les voleurs peuvent atteindre. Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur* ».

Vous êtes plusieurs dans cette chapelle à savoir ce que vous devez au scoutisme, à Nicolas dans le scoutisme. Nous sommes nombreux, parmi ceux qui servent cette messe, parmi ceux qui y participent, à avoir été les élèves de Nicolas. Et voici, nous réfléchissons... cet homme ne nous a jamais entretenu de lui, et pourtant, sans cesse, il nous a livré l'essentiel de son cœur. L'essentiel de son cœur : ce que nous disait cette lecture du livre de Job faite par M. Félix tout à l'heure, M. Félix son compagnon de toujours. L'essentiel de son cœur : ce que nous dit cet évangile sur le don et sur le fidèle serviteur.

Nicolas a quitté ce collège pour l'hôpital, il y est revenu pour se trouver avec nous dans cette chapelle où, à la tribune, il a participé à tant et tant de messes, à tant de cérémonies de première communion.

Nicolas sait, dans la lumière de Dieu, qu'il s'agit de donner notre existence, qu'il s'agit de ne pas regarder en arrière, qu'il s'agit d'offrir. Comment pourrions-nous ne pas croire que ce professeur nous enseigne dans le silence, cet après-midi, à donner, du fond de notre cœur, notre existence à Dieu Notre-Seigneur ?

Homélie d'adieu

1979

M. Czeslaw SUGAJSKI, professeur d'anglais au Collège de janvier 1948 à juin 1973 est décédé le 15 octobre 1979. La messe fut célébrée au Collège le 17 octobre. Le Sourire n° 116, pp. 18-19 a donné les passages suivants de l'homélie du Père de Seze.

Jésus voyant sa mère et auprès d'elle le disciple qu'il aimait dit à sa mère : « Voilà ton fils » et à Jean « Voilà ta mère ». la vie de M. SUGAJSKI est parfaitement résumée dans ses deux mots de Notre Seigneur. Longtemps nous avons vu M. SUGAJSKI entrer à la chapelle au début de chaque journée. Quelques années plus tard il y entraînait son fils Jean-Remi tout petit élève. « Voilà ta Mère ». Et à la Vierge Marie il confiait ce petit garçon

« Voici ton fils ». Oui, il avait raison de le confier à la Sainte Vierge puisque très vite Jean-Remi, à la veille de sa Communion Solennelle entrerait dans le Royaume des cœurs purs. Et nous avons revu M. SUGAJSKI de nouveau seul le matin allant se confier dans le silence à son propre fils, se confier à sa Mère.

...« Tout est consommé » dit Jésus en inclinant la tête. Lui aussi, M. SUGAJSKI a prononcé la phrase de son Seigneur. Depuis le début de sa carrière de Professeur au Lycée de Lubawa en Pologne, depuis sa blessure et sa captivité en Bavière, depuis cette glorieuse aventure de l'Armée Anders, depuis cette arrivée en France, à Reims, au poste de commandement du général Eisenhower, depuis son entrée au collège en 1947, ce début d'un enseignement qu'il poursuivra jusqu'en 1973, oui depuis ce départ de Pologne, en ce jour de sa mort tout est consommé. Aujourd'hui il semble que le souvenir qu'il nous laisse est impérissable. Nous n'en finirions pas de citer les mots qui l'ont rendu célèbre, en ont fait une sorte de héros de chanson de geste. Tous vous avez entendu après le fatal : « Monsieur, je croyais... » — « Crois en Dieu et sache ton anglais ». Tout était là. Croire n'avait qu'un sens : croire en Dieu.

...Au seuil de votre existence il y a deux choses auxquelles vous devez songer.

Il y a des hommes qui vous consacrent leur vie. Beaucoup de choses peuvent vous dérouter, mais aujourd'hui quelqu'un vous rassemble en ce mercredi, quelqu'un qui n'est pas déroutant, qui au contraire vous indique une direction : la fidélité. M. SUGAJSKI s'est fidèlement donné à vous après s'être fidèlement donné à vos pères, à vos frères aînés. Jamais il ne vous a oubliés, jamais il n'a cessé de corriger les devoirs qu'il vous donnait, les leçons qu'il vous imposait. Les grandes fidélités de l'existence prennent naissance dans des actes d'une telle modestie, d'une telle banalité que nous ne savons pas les reconnaître. Cette visite quotidienne au Saint Sacrement est un acte dont la modestie ne peut nous échapper. Là se trouve l'origine de la fidélité imparable : Dieu est fidèle, le chrétien est fidèle à Dieu. Au Calvaire dans cette vue insoutenable de Jésus crucifié il y avait pour sa Mère l'assurance que c'est elle qui lui avait donné l'éducation qui l'accompagnait dans la fidélité à son Père.

Il faut aussi songer à ce qui est un objet nécessaire de méditation pour chacun d'entre nous. Notre Seigneur nous a dit qu'il viendra comme un voleur. C'est-à-dire à l'improviste. Ne négligeons jamais la lettre qui exprime la pensée fidèle, la visite, le geste qui manifestent nos sentiments. Car un jour cette lettre, cette visite, ce geste sont devenus sans objet. Jésus-Christ nous avertit : ne remettons pas à demain ce que nous pouvons faire aujourd'hui. M. SUGAJSKI a suivi ce conseil durant sa vie entière.

Mon cher petit Jean-Christophe, tu es un personnage important.

Tu es un personnage important parce que tu nous rassembles aujourd'hui ; nous rassembles, nous qui voulons être avec toi en ce jour, soit à cause de nos liens familiaux, soit à cause de votre paternité, de votre maternité, soit à cause de la volonté d'accompagner tes parents par ce chant grégorien qui donne à la cérémonie son sens exact, soit parce que nous connaissons tes parents et que nous avons envie d'être là. Au fond, Jean-Christophe, nous t'aimons, nous t'aimons bien, et tu nous déplaces, tu nous fais venir pour participer à ton baptême.

Peut-être serait-il exact de dire que nous aimons tes parents et que c'est parce que nous aimons tes parents que nous t'aimons. Et au fond, c'est un mystère important que le mystère du baptême : nous te baptisons parce que nous sommes libres. Nous n'avons pas besoin de songer à autre chose, ce que nous avons, nous te le donnons. Lorsque Saint Pierre, après la mort de Notre Seigneur, était interrogé, on lui demandait : « Donne-nous ce que tu as » — « Je n'ai rien, ce que j'ai je te le donne, au nom de Jésus, sois sauvé ». Nous n'avons rien à te donner ; mais nous avons ce baptême qui domine notre existence et nous voulons le voir devenir tien.

Evidemment, peut-être ne t'en rends-tu pas compte en ce moment précis — encore que je n'en sache rien — notre époque ne dit pas tout à fait la même chose. Elle dit qu'il est nécessaire que l'on te baptise dans une quinzaine d'années, quand tu seras libre, quand tu seras libre de choisir. Eh bien je pense que c'est une affreuse hérésie, tu vois, Jean-Christophe, parce que tu ne pourras choisir qu'à l'intérieur de l'amour. Si tu n'es pas DANS l'amour de Jésus-Christ, tu ne pourras rien choisir ; il te sera imposé le péché du monde, tu ne seras pas sauvé et tu n'auras pas cette puissance de choix qui est le propre de l'amour. On ne choisit que lorsque l'on aime et il faut que tu sois aujourd'hui baptisé pour que tu entres mystérieusement, à cause de papa et de maman, à cause de ton parrain et de ta marraine, il faut que tu entres mystérieusement dans l'amour de Jésus-Christ. Ils aiment Jésus-Christ comme ils peuvent, comme chacun d'entre nous, mais ils l'aiment. Ils le connaissent un peu parce qu'ils ont appris dans leur enfance, quand eux-mêmes ont dit « papa » et « maman » pour la première fois. Ils ont appris leurs prières, ils ont appris le « Je vous salue Marie », le « Notre Père », ils ont appris cette richesse extraordinaire de leur cœur qu'ils te communiquent aujourd'hui. Nous ne pouvons pas choisir à quinze ans, à vingt ans, plus tard,

nous ne pouvons choisir qu'à l'intérieur de l'amour que nous donne Jésus-Christ. Nous pouvons, tu pourras, Jean-Christophe, le renier, mais je vais te dire quelque chose : tu peux renier Jésus-Christ, tu ne l'impressionne pas, Il en a l'habitude.

Mais Il est mort pour cela, Il est mort pour que cesse cette habitude, Il est mort pour que tu puisse t'attacher à Lui. Voilà pourquoi Il est mort. Voilà pourquoi aujourd'hui, en recevant le baptême, tu reçois la puissance d'aimer. Si tu ne Le recevais pas tout petit enfant pendant cette messe où tu prends ton biberon, — ce qui n'impressionne pas du tout Jésus-Christ —, il te manquerait pour l'éternité de n'avoir pas connu Jésus-Christ quand Il t'est donné, (mais c'est une formule qu'on ne mesure qu'un jour, très tard peut-être), entouré de papa, de maman, de ton parrain et de ta marraine, entouré des amis de tes parents, entouré de tes grands-parents, entouré de cette famille qui t'apporte ce qu'elle peut t'apporter c'est-à-dire leur baptême, cette volonté de te voir entrer à ton tour dans cette Famille. Dans la foi, je ne pense pas que ce soit l'effet du hasard, nous sommes impressionnés de te voir baptisé le jour de cette fête de la Vierge qui s'offre en toute confiance.

Elle s'offre à Dieu ; sans doute accepte-t-elle cette offrande que tu fais, qu'on fait de toi, que tes parents ont faite, que nous faisons de toi tous ensemble. Sans doute la Sainte Vierge bénit-elle cette offrande, sans doute est-elle là présente et c'est pourquoi nous entendons cette parole : « Marie pendant retenait tous ces événements et les méditait dans son cœur ».

Sois persuadé, Jean-Christophe, que (nous ne sommes pas nombreux) papa, maman, tes grands-parents ont présents dans leur cœur tant d'événements de leur vie et qu'ils prient la Sainte Vierge, oui vraiment, du fond du cœur, de te protéger, d'être ta mère, d'entendre dans le fond de ton cœur toi aussi, Jésus-Christ nous dire : « Voici ta mère ». Cela, entends-le, et, entouré de tant d'amour, aujourd'hui accepte que nous priions pour toi, que nous t'offrions, par la Sainte Vierge, à Dieu notre Père, grâce au Sacrifice de Jésus-Christ.

Oui, nous sommes heureux que tu sois baptisé. Nous te remercions de nous mettre en face de ce baptême qui a été la noyau de toute notre vie et qui nous rappelle que nous sommes entrés dans la famille de Dieu, et que quels que soient nos péchés, nous ne pouvons pas le renier. Tu en es une preuve, tu en es le rappel et c'est pourquoi nous te trouvons très important. Ainsi nous te remercions d'être, si petit, le symbole de tant de choses dans nos cœurs.

Homélie de mariage

septembre 1982

Mon cher Frédéric, ma si chère Aude,

Nous sommes toujours pris au dépourvu par les événements que nous attendons. Tu savais, vous saviez, nous savions que vous alliez vous marier en ce 25 septembre et nous attendions dans la joie ce jour. Nous savions ce qui allait advenir — cette messe préparée soigneusement, cet accueil dans ton église — l'église de ta paroisse, la communauté paroissiale à laquelle tu appartiens, l'accueil des fiancés par le pasteur, le curé de cette paroisse, la présence à cette messe de ceux qui, habituellement avec toi, Aude, avec ta famille, ta mère, tes frères et sœurs, participent à cette messe paroissiale, la présence, tout à l'heure à la mairie, pour témoigner, d'amis de très longue date, tout cela, ces chants, cette prière, tout cela donne à cette messe la coloration que nous attendions, et, au fond, ce que tu reçois dans tant de bonté, tant d'amabilité réunies spontanément autour de toi, tout cela est comme la présence heureuse, heureuse et pacifiante de ton père. Nous savons fort bien que là se trouve l'origine de notre recueillement, de ce silence, de cette prière dans cette église bondée.

Comment, dès lors, ne pas envisager votre mariage, Frédéric, Aude, comme le mariage qu'il désirait pour vous. Et si vous avez choisi, après beaucoup de réflexion, ce texte sur l'unité que Notre Seigneur nous a proposée, ce texte où le Christ nous laisse dans sa dernière heure le message dernier, sa préoccupation ultime, sa hantise « Père, qu'ils soient un ». Vous l'avez senti et vous demandez que nous nous unissions à vous, et que du fond de notre cœur porte vers Dieu cet appel: « Père, que Frédéric et Aude soient un ». Mais Notre Seigneur nous dit qu'il faut que vous soyez un comme Lui-même et son Père sont un. Il vous appelle, Frédéric, Aude, à cette unité exceptionnelle, sacramentelle, cette unité des Personnes divines. Oh! ce n'est pas un langage vague, ce n'est pas un langage de théologie ancienne, farfelue, incompréhensible, mais c'est si difficile que nous préférons ne pas comprendre. Il est si DIFFICILE d'être « un ». Il est si DIFFICILE d'entendre la prière de Jésus-Christ pour vous et pour ceux qui ne sont pas là et à qui vous aurez à l'annoncer: vos enfants.

Voilà ce que Jésus-Christ nous dit aujourd'hui: il faut que vous soyez « un ». Mais cette unité de Jésus-Christ et de son Père n'est pas comme une espèce de complaisance dans laquelle le Fils se verrait avec son Père: il ne s'agit pas de ça. Il s'agit de cette unité qui manifeste une identité de vue parfaite. Ayez en vous les sentiments qui animaient le Christ Jésus. « Hoc enim sentite in vobis quod est in Christo Jesu: ayez les mêmes sentiments que

Jésus ». Voilà cette unité à laquelle vous êtes appelés tous les deux et pour laquelle nous prions, pour laquelle vous êtes entourés de cette simple et solennelle affection, prière de nous tous. Jésus-Christ et son père font « un » pour être plus à même, c'est une image, d'accueillir, de recevoir, d'aider et d'aimer. Quand on est seul, il est difficile d'aimer, pour ne pas dire impossible, Jésus-Christ et son Père font « un » pour accueillir. Vous n'êtes « un » que pour accueillir, Frédéric et Aude, vous n'êtes pas « un » comme le monde actuel le proclame pour que vous soyez mieux. Vous ne serez JAMAIS mieux, s'est impossible. Vous avez voulu cette prière pour que vous soyez « un ».

De cette prière va naître votre passion. Tu aimes passionnément Frédéric, Aude ; Frédéric vous aimez passionnément Aude. Est-ce que vous avez réfléchi à ce que signifie cet adjectif bouleversant : passionnément ? Parce qu'il y a passion. Il y a Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. « Ce qui manque aux souffrances du Christ, il faut que vous le complétiez » disait Saint Paul. Il ne s'agit pas de compléter seulement les souffrances du Christ, vous en avez eu une bonne part, vous l'avez complété ainsi. Ce n'est pas de ce complément-là qu'il est question. C'est du complément d'Amour. Il faut que nous complétions l'amour de Jésus-Christ, il faut que nous entrons dans cette voie. Dans cette unité d'Amour de Jésus-Christ, la passion. C'est le mot humain de la passion de Jésus-Christ, le seul moment où nous pouvons comprendre mieux si nous sommes loin de lui dans l'habitude de nos existences quotidiennes, le seul moment où nous pouvons comprendre tout d'un coup ce qu'il en est. C'est quand, par passion, Il souffre, par passion. Il offre, par passion, Il remet sa vie entre les mains de son Père : « Père, c'est fini, je remets mon âme, mon souffle entre Tes mains, parce que Ma Passion est achevée, voici que je viens à Toi avec passion ». Oui, si vous pouviez avoir cette passion folle de Jésus-Christ pour son Père, passion folle que l'Esprit Saint met en votre cœur pour que tu ailles vers Frédéric, Aude — mais avec Frédéric — vers cette unité qui sera pour nous le signe de la présence de Dieu.

Ce n'est pas pour rien que, voulant faire comprendre ce qu'était l'union entre le Christ et l'Eglise ; l'Eglise n'a pas cessé de nous indiquer le mariage, l'union conjugale, comme étant la preuve, la manifestation de ce qu'est véritablement l'union, l'unité entre le Père, le Fils et l'Esprit Saint.

Vous avez voulu ce texte, eh bien, voilà ce qu'il signifie. C'est de votre unité que nous avons besoin, c'est de votre unité parfaite que nous avons la nostalgie et vous recevez aujourd'hui une mission très particulière dans notre monde de 1982 qui est terriblement ébranlé partout. Dans ce monde, nous ne pouvons retrouver notre Foi, notre Espérance, notre Charité, notre amour que si des témoins sont là pour nous indiquer la route.

La mission que vous recevez pour l'éternité, Frédéric, Aude, au moment où vous fondez votre foyer, c'est de nous rendre, à nous tous qui sommes là cette espérance, que, peut-être, nous avons laissée à la porte de cette église, et dans cette église où nous sommes venus pour vous manifester des sentiments d'affection humaine, il se peut que le Seigneur nous attende pour nous dire que c'est insuffisant. Et ce sera — et vous ne le savez pas, grâce à Dieu — ce sera grâce à vous, grâce au fait que nous vous sentons vous aimer tous les deux, enfin c'est grâce à cela que nous pouvons voir tout d'un coup que la présence de Jésus-Christ dans son Eglise est une sollicitude pour que nous laissions ce qui ternit inlassablement son image en nous.

Et dans le silence de cette église, dans le silence de votre cœur, Aude, de votre bouleversement, Frédéric, percevez cette voix qui vous demande, qui vous supplie, — que personne ne peut entendre sans doute sauf vous deux — qui vous supplie de réussir, qui vous supplie tout simplement de vous aimer avec passion.

Et vous rejoindrez à ce moment, le jour viendra, forcément, où la passion de Jésus-Christ descendra dans votre vie d'une façon ou d'une autre, et à ce moment-là, vous saurez que c'est par la passion que vous aurez l'un pour l'autre, que s'exprime votre souffrance, que s'exprime votre attente, et nous, nous ne cesserons de dire désormais en pensant à vous: « Père, que Frédéric et Aude, pour nous, pour notre vie, — pour notre mort aussi — que devant nous, ils soient « un ».

Et alors, recevez dès maintenant cette reconnaissance qui sort de tant de cœurs, dès aujourd'hui, de tant de cœurs présents dans cette église, vos parents qui vous confient l'un à l'autre, vos amis qui vous ont aimés et accompagnés jusqu'ici, la commune de Chouy qui vous connaît, la paroisse qui prie avec vous, les amis de vos familles, que tous parviennent à votre cœur pour vous dire: « qu'ils soient un ». Soyez « un », et dans votre salut, par l'amour, sauvez-nous. C'est ce que nous vous demandons du fond d'un cœur qui vous aime tant.

Homélie baptismale

5 février 1983

Mon cher petit François-Xavier,

Je m'adresse à toi puisque c'est toi qui, de toute la force de ta naissance dans l'Eglise, nous fait venir jusque dans cette chapelle cet après-midi. Je m'adresse à toi parce que tu vas être baptisé au cours de la messe que nous célébrons en l'honneur de la Sainte Vierge.

Dans la lecture qui a été faite tout à l'heure de la lettre de Saint Paul aux Romains nous avons entendu dire que le péché était entré dans le monde par un seul et que la mort avait été vaincue par un seul.

Ce langage t'est sans doute un peu mystérieux mais je pense que tu es plus capable que nous finalement de le comprendre. Oui, un seul a suffi pour nous détruire et c'est une expérience que tes parents, ton parrain et ta marraine, nous tous qui t'entourons aujourd'hui, c'est une expérience que nous avons, c'est une expérience qui est la nôtre. Souvent nous avons détruit ce que la Sainte Vierge et son Fils avaient mis à notre disposition par la vocation même de Jésus-Christ : nous rétablir dans l'amitié de Dieu. Et c'est assez curieux que cette Epître de Saint Paul aux Romains nous soit proposée au cours d'une messe de la Sainte Vierge car il n'y est pas question de la Vierge Marie.

Il est pourtant essentiel qu'elle ait accepté d'être la mère de Celui dont il est question. C'est par elle que le salut est entré dans le monde. C'est elle qui a donné naissance au salut. Et c'est pourquoi lui consacrer notre samedi, c'est l'aimer. En ce samedi en effet la messe de la Vierge correspond à une vue théologique extrêmement saine, sereine, forte, solide. C'est la Vierge que nous célébrons aujourd'hui. C'est à Elle que nous te confions en même temps qu'à ce héros incomparable de la foi chrétienne, ton Saint Patron. Nous te confions à Elle, pourquoi ? Parce qu'elle nous vaut d'être présents dans cette chapelle aujourd'hui. Cela paraît curieux, mais c'est pourtant vrai.

La désobéissance d'Adam a détruit le monde. L'obéissance de Jésus-Christ a sauvé le monde. Et tu seras d'ici peu tenté par la désobéissance d'Adam. Et tu seras aussi soumis aux voies de l'Esprit, de l'Esprit de Dieu, et ces voies sont toutes d'obéissance. Bien sûr, si je te demande avec tant d'autres d'être sage et d'obéir à papa et à maman, je dis une vérité première, tellement première et tellement évidente que personne ne remonte à la source de ce conseil et la source de ce conseil, c'est bien d'être fidèle à l'Esprit de Jésus-Christ qui est un esprit d'obéissance. Pour nous sauver, François-Xavier, Jésus-Christ n'a fait qu'une chose : Il s'est fait obéissant. Et la Sainte Vierge a appris à son Fils à être obéissant. Et la Sainte Vierge a accepté d'être la Mère de son Fils par obéissance.

Et l'Evangile que nous avons choisi avec ton père est un évangile d'obéissance, d'obéissance qui n'est pas ennuyeuse, qui est une obéissance terriblement vraie. La Vierge a reçu cette annonce qu'Elle allait être la Mère de l'Enfant Jésus. Et la Sainte Vierge, qui ne bénéficiait pas des avantages de la collection Hachette sur les initiations à la vie a quand même eu cette phrase : « Mais comment cela se fait-il ? Comment cela peut-il se faire ? ».

La Sainte Vierge savait que c'était en contradiction avec ce qu'Elle avait dans la tête et dans le cœur de vouer sa vie au service exclusif du Seigneur comme tant d'autres filles d'Israël et Elle a demandé comment cela était possible. L'Ange lui a expliqué et elle a dit ce FIAT que nous connaissons. Elle a entrevu, sûrement, elle n'avait pas besoin de Anne et de Siméon, pour savoir qu'elle s'engageait dans une voie inconnue d'obéissance. Et quand elle a eu cette certitude que pour lui montrer la vérité de ce qui lui était dit, Elle pourrait constater qu'Elisabeth, que l'on disait incapable d'avoir des enfants, en fait, en attendait un, eh bien la Vierge Marie (et c'est ici qu'Elle nous devient terriblement proche, et c'est par le fait même qu'Elle a connu une volonté d'obéissance difficile parce qu'elle était lucide), la Vierge Marie est partie, tout entière prise par cette naissance en Elle de l'Amour éternel, Elle est partie, poussée par cet amour, vers Elisabeth.

Et comment n'aurions-nous pas l'audace de penser que, jeune fille de son âge, Elle est allée vérifier, sans doute par une partie de son âme, le bien-fondé, la vérité de ce qui lui était dit, devant ce mystère étonnant qui lui était annoncé, auquel Elle a adhéré, qu'Elle a accepté, par obéissance, c'est-à-dire par choix délibéré, parce qu'il lui a semblé qu'il fallait le faire, et que l'obéissance est le seul moyen, François-Xavier, tu le vérifieras très vite, le seul moyen d'ouvrir notre esprit. Désobéir, c'est le fermer, c'est préférer sa vue propre. Obéir, c'est l'ouvrir, c'est accepter ce qui nous est proposé. Obéissance de la Vierge Marie qui lui a permis d'aller voir si Elisabeth attendait un enfant.

Et Elisabeth, qui voit venir la Vierge Marie, a ce chant que nous connaissons: « Oh tu es bénie entre toutes les femmes », dit la vieille Elisabeth à la jeune Marie. C'est elle qui lui dit: « Tu es bénie, tu es bénie entre toutes les femmes, le fruit de tes entrailles est béni. Comment ai-je ce bonheur que la Mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ? ». Nous n'entendons pas ce langage. Nous le répétons et nous ne comprenons pas ce qu'il y a de divin dans cette jeune fille qui va voir sa parente beaucoup plus âgée et qui entend cette parente lui dire: « Tu es bénie entre toutes les femmes. Comment ai-je ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ? ». Et après cette prière d'Elisabeth, Marie, obéissante: « Mon âme exalte le Seigneur, mon esprit exulte en Dieu mon sauveur ».

Obéissance de Jésus-Christ qui nous sauve. Désobéissance d'Adam qui nous perd. Mais ce qui est important, c'est que l'obéissance de Jésus-Christ est plus grande que la désobéissance d'Adam. La désobéissance d'Adam, elle est aussi facile que chacune de nos désobéissances. L'obéissance de Jésus-Christ, elle est choix délibéré, elle est acceptation, volonté d'entrer dans le plan de Dieu et qui est souvent déroutant. Mais il nous est

proposé d'entrer dans l'obéissance de Jésus-Christ quand nous nous faisons obéissant, et jusqu'à la mort, et la mort sur la croix.

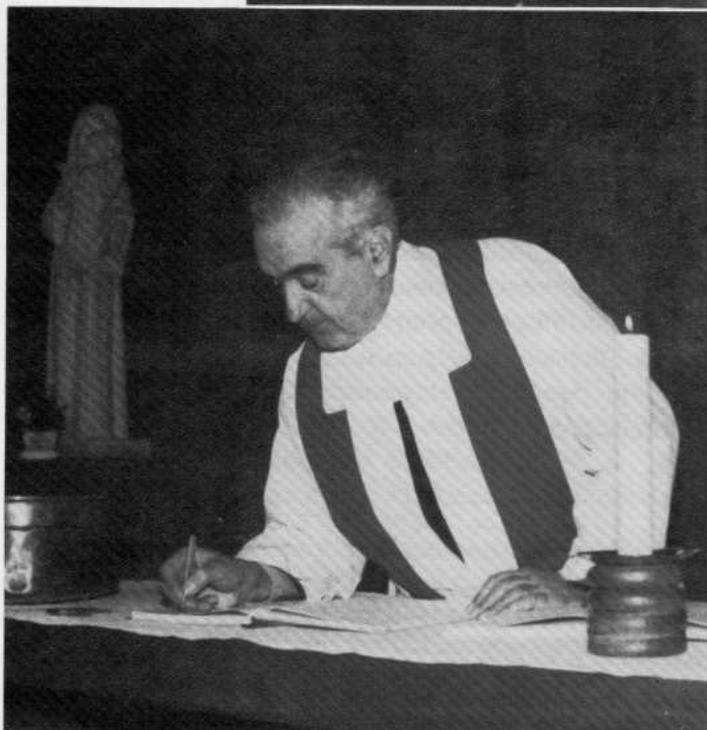
Voilà que cette messe de la Sainte Vierge nous dit: « Tout ce que nous annonce Jésus-Christ, c'est la Vierge qui nous le suggère, parce que c'est Elle qui nous a donné son Fils ». Elle est ainsi cause de notre salut.

François-Xavier, tu ne mesures pas aujourd'hui la chance que tu as d'être baptisé le jour où l'Eglise fête la Vierge Marie, d'être baptisé dans une famille qui a voulu que ce soit au cours d'une messe de la Sainte Vierge que tu reçoives le baptême, par un parrain et une marraine qui acceptent de te conduire sur les fonts baptismaux de l'obéissance, qui acceptent que ton nom, qu'ils veulent te donner avec tes parents, soit le nom de celui qui a toujours voulu aller plus loin par obéissance, qui désirait obtenir de son ami Ignace les ordres qui feraient que son attitude ne serait plus celle née seulement de l'amitié mais née de la volonté d'obéir à Jésus-Christ, Dieu notre Seigneur.

Voilà dans quelle perspective tu reçois le baptême. Voilà avec quel amour tu es accueilli dans l'Eglise. Cette petite communauté chrétienne qui a voulu faire retentir à ton oreille (le résultat, c'est que tu es apaisé, calme, souriant), voulu faire retentir à ton oreille le chant éternel de l'Eglise, dont nous sommes peut-être privés mais qui aujourd'hui donne toute sa mesure, en te confiant, en te faisant entrer dans la sérénité de Dieu, dans la sérénité de Marie, dans la sérénité obéissante de son Fils Jésus-Christ.

Tu sauras peut-être un jour, mais peut-être ne sauras-tu jamais, que nous sommes venus pour t'entourer, que nous sommes venus pour rien, prier avec tes parents, tes parrain et marraine, tes grands-parents, prier avec eux, pour toi et pour toi seul, et que nous offrons cette messe pour toi, pour ton baptême, pour ton entrée dans l'Eglise, pour que tu deviennes l'enfant de la Vierge Marie, l'enfant de Dieu notre Seigneur, l'enfant du Père. C'est cela l'Eglise, c'est à cela que nous pensons, c'est pour cela que nous prions et c'est pour cela que nous sommes si près de toi.

Erwan
20
décembre
1980



François
17
décembre
1978

GALA DU COLLÈGE

dimanche 24 avril 1983

Comment, en cette messe où les deux caractères véritables de la liturgie apparaissent dans toute leur splendeur : SOLENNITÉ et SIMPLICITÉ, comment, dans cette messe, pères de famille, mères de famille présents ou qui déjà avez rejoint le Père dans les demeures éternelles, comment, pères et mères n'entendriez-vous pas dans un cœur silencieux notre Seigneur vous dire : « *Jamais elles ne périront ces brebis. Personne ne les arrachera de ma main. Vos enfants jamais ne périront. Jamais vos fils, vos filles, pères et mères, ne vous seront arrachés de la main* ». Voilà ce que cette messe de Gala vous dit. Vous êtes tout puissants, pères, mères, vous tenez dans votre main la vie ici au Collège de ce garçon que vous avez confié à ceux à qui vous pensiez que correspondrait votre idée de les tenir dans votre main comme le Père vous tient et vous savez bien qu'Il ne vous tient pas pour vous garder mais qu'Il vous tient dans sa main pour vous envoyer. Enfant que vous avez mis au monde, enfant qui demeure, votre enfant, quoi qu'il arrive et qui ne sera jamais que votre enfant, quelles que puissent être les modifications de l'existence il ne sera l'enfant de personne d'autre que vous pères, que vous mères et vous le tenez dans votre main pour pouvoir l'envoyer et non pas le garder dans cette main : « *Le Père et moi nous sommes un* », le Père a, dans son unité, envoyé son Fils et, dans son unité d'esprit, il a accepté, voulu, proposé la mort à son Fils que son Fils, dans son unité, a voulue par obéissance et nous savons ici que ce mot obéissance a toute sa valeur parce qu'il ne veut dire que AMOUR.

Quand le Seigneur nous dit, et vous l'entendez pendant cette messe, dans le silence de cette Chapelle malgré le monde qui y est présent, quand le Seigneur nous dit : « *le Père et moi nous sommes un* », qu'est-ce qu'il veut signifier ? Mais il est à la base de cette vue qui fait que depuis 40 ans le Collège a désiré que les aînés vivent en équipe. Non pas un système pédagogique mais apprendre que l'unité c'est le tout de la vie et nous ne sommes un avec l'autre que lorsque nous laissons la place à l'autre. Jésus-Christ a laissé la place à son Père et le Père

a voulu donner toute sa place au Fils et le rôle de l'Esprit Saint c'est ce va-et-vient qui crée l'unité et cette unité c'est l'amour. Le Baptême que vous avez reçu c'est l'entrée dans la vie de Jésus-Christ. La Confirmation c'est l'Esprit Saint qui vient vous donner la force de l'unité de la vie avec Jésus-Christ, l'Eucharistie c'est cet échange d'existence : vous tendez la main, vous ouvrez la bouche pour recevoir l'autre, pour assurer l'unité avec l'autre parce que l'autre est préférable, parce que l'autre passe avant. Vie d'équipe non pas pédagogique mais prise de conscience que l'autre avec lequel je dois faire un, sacrement du mariage, unité de votre foyer, sacrement de l'amour si difficile mais qui est sacrement de l'unité, dernière prière de Jésus-Christ « *Père, qu'ils soient un* », dernière prière sacerdotale de Jésus-Christ « *Père* » cette hantise qu'il nous livre « *qu'ils soient un* » et cette dernière prière infiniment mystérieuse à Gethsémani qui dépasse nos cœurs et notre entendement, lorsque le Fils demande au Père que s'éloigne ce supplice qui lui est insupportable, oui, il y a des supplices insupportables au Fils de l'homme. Quand il lui demande que ce supplice s'éloigne il entend la voix de l'unité. Quand nous avons l'impression qu'il dit « *mais mon Dieu, Père non pas ce que je veux, ce que tu veux* »... « *Qu'ils soient un* »... « *non pas ce que je veux, ce que tu veux* ».

Gala, Gala de vos enfants, Gala auquel ils se soient consacrés, Gala par lequel ils vont vous montrer un visage amélioré peut-être mais exact de leur activité. Gala qui me faisait recevoir hier une lettre du Brésil d'un ancien tout jeune sorti de l'agro et, ne disant rien de cela, dans un rang qui lui permettait d'entrer dans les Eaux et Forêts, partant pour le Brésil en une sorte de coopération technique où il pourrait vivre dans le luxe, ce qu'il refuse quand il en découvre d'autres, issus eux aussi de Grandes Ecoles, qui sont partis dans des syndicats agricoles, des favellas, et ont été tentés de vivre cette existence pauvre et écrivant quelques années très brèves après leur départ du Collège qu'ils se rappellent cette vie d'équipe dans laquelle, responsables, ils ont été illuminés, éblouis par l'autre, l'autre auquel on donne sa vie.

Vous avez donné la vie à vos fils, vous nous les avez confiés et nous essayons depuis le Petit Collège jusqu'à la terminale, nous essayons de réaliser que vous nous les confiez et que nous sommes redevables vis-à-vis de vous de ce que vous nous avez donné mais cette vie que vous avez donnée, elle appelle impérativement pendant cette messe de chacun d'entre vous, pères, mères, autre chose. Que, aujourd'hui, l'eucha-

ristie, la communion que vous allez faire, que vous allez recevoir soit le moyen de donner à cet enfant votre vie. Vous leur avez donné la vie, ce don n'a de valeur que dans la mesure où vous leur donnez aujourd'hui dans la communion votre vie. Que cette eucharistie, que cette entrée de Jésus-Christ dans votre corps, dans votre cœur tout à l'heure soit pour vous le serment que vous traitez avec lui. Cette parole que vous lui donnez : *« Seigneur, que ta présence en moi, que le fait que je te reçoive soient l'assurance que je te permets, que je te donne la possibilité de te donner par moi à ce fils qui est l'objet de mes préoccupations, le matin, le soir, la nuit »*. Cet enfant, le vôtre que personne ne pourra jamais retirer de votre main. Il ira là où il doit aller, là où votre générosité l'enverra dans la mesure où le tenant fermement en main vous savez que c'est par unité avec Jésus-Christ, par préférence de Jésus-Christ que vous vous donnez à lui après lui avoir donné la vie. Nous transmettons. Les biens que nous avons sont des biens que nous transmettons. *« Mon Dieu, j'ai parlé avec la voix que vous m'avez donnée, j'ai écrit avec les mots que vous m'avez enseignés, que vous avez enseignés à ma mère et à mon père qui me les ont transmis, je souffre et j'aime, je m'en irai où vous voudrez, quand vous voudrez, l'angélus sonne »*.

Le Gala, le voilà, il serait incomplet si je ne vous rappelais que tout à l'heure les équipiers de la 7 et de la 17 vous demanderont de quoi faire vivre la Conférence Saint-Vincent de Paul, les prisonniers de la maison d'arrêt de Reims et puis, ce collège peuplé de quelques-uns de nos frères Jésuites qui, vivant dans une extrême pauvreté essaient, au Collège Saint-François-Xavier de Fianarantsoa, de transmettre ce que nous nous essayons si mal, si maladroitement de transmettre à ces enfants, vos enfants. Ce Collège de Fianarantsoa ne peut vivre, pourquoi ne pas vous le dire aujourd'hui, ne peut vivre que par ce que nous lui envoyons, avec d'autres, tous les ans, et qui constitue la base sur laquelle il sait pouvoir compter quand il est abattu par la détresse.

Pensons à cette Eucharistie de tout à l'heure et à ce que nous offrons à Dieu Notre Seigneur Jésus-Christ.



Xavier
son neveu
n'avait pas 13 ans
quand Dieu
l'a repris,
élève de 3^e,
en 1962-63
(Sourire, n° 91)

Pâques
1983
à Siradan
Charles I
et
Charles II
fils
de Guillaume

